

A romantic close-up photograph of a man and a woman about to kiss. The man, with dark hair and a light beard, is on the left, leaning towards the woman on the right. They are both looking down at each other. The background is a soft, out-of-focus light blue.

R o s e B e c k e r

DANGEROUS

Suivez-nous sur les réseaux sociaux !

Facebook : facebook.com/editionsaddictives

Twitter : [@ed_addictives](https://twitter.com/@ed_addictives)

Instagram : [@ed_addictives](https://www.instagram.com/@ed_addictives)

Et sur notre site editions-addictives.com, pour des news exclusives, des bonus et plein d'autres surprises !

Également disponible :

Teach Me Everything

Quand Ash découvre la « petite sœur » de Ben, son meilleur ami, il est sous le choc. Alors qu'il imaginait une gamine de 10 ans avec des couettes, il est face à une jeune femme troublante. Mais pourquoi s'habille-t-elle comme une vieille fille ? Et pourquoi cet air coincé ? Qu'a-t-elle à cacher ? De quoi se protège-t-elle ?

Ash serait bien tenté de s'occuper d'elle et de lui apprendre les plaisirs de la vie, mais il ne peut pas... Ben lui a bien répété cent fois : « Ne touche pas à ma petite sœur, Ash, ou je te tue ! »

OK... Mais comment résister ?



Également disponible :

Attractive Target

Jusqu'à ce qu'elle rencontre Vince, Caroline Beaulme n'avait jamais éprouvé de désir. Alors quand elle apprend qu'il va devenir son patron, elle sait qu'elle devrait arrêter, mais... Comment résister ? Pour ressentir à nouveau du plaisir, elle est prête à tout... Sauf à ce qui l'attend. Car si Vince est un parfait amant, c'est aussi un homme meurtri, bien décidé à ne pas commettre la même erreur que son frère : perdre la tête pour une femme manipulatrice. Or, pour lui, Caroline est la pire de toutes. Et si, en acceptant cette relation, elle venait de donner à Vince le feu vert pour détruire sa vie ?



Également disponible :

Mon coloc, mes désirs et moi

Si vous m'aviez dit, il y a quelques mois, que j'allais intégrer l'école de mes rêves, dans la ville de mes rêves, où habite justement ma meilleure amie, je ne vous aurais pas cru. Et pourtant ! Je suis bien là, à l'orée de ma vie, prête à affronter mon destin. Alors quand j'ai trouvé la parfaite annonce du plus parfait des apparts, je n'ai pas hésité une seconde. Et quand la colocataire prévue s'est transformée en un séduisant mâle du nom d'Andreas, ni une ni deux j'ai fait mes valises. Andreas, capitaine de navire le jour qui hante mes plus beaux rêves la nuit... Réussirai-je à respecter la règle n° 1 de toute colocation : ne pas craquer sur son coloc ?...



Également disponible :

Promets-moi. Louise et Marco

Louise et Marco viennent de deux univers totalement opposés. Louise est responsable de projet au prestigieux MIT de Boston, Marco est le fils de Max Gardani, chef du plus puissant clan mafieux de la Côte d’Azur. Ils n’auraient jamais dû se rencontrer, et pourtant... Quand Max meurt, dans des circonstances plus que suspectes, Louise se retrouve en tête sur la liste des accusés. Quel lien mystérieux relie Marco et la jeune femme ? Que détient-elle qui la rend si dangereuse aux yeux du fils du Parrain ?

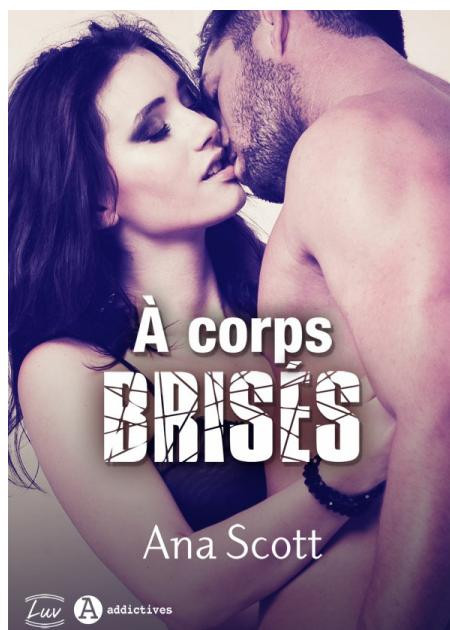
Pour le savoir, Marco devra renoncer à ses certitudes... et surtout résister à la passion qu’il ressent quand il est à ses côtés.



Également disponible :

À corps brisés

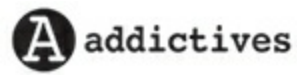
Le cœur en miettes, Jeanne se noie dans le travail pour oublier que son fiancé vient de la quitter. Au château, où elle officie comme kiné, elle doit s'occuper d'un nouveau patient, le ténébreux Adam Champdor. Le corps brisé par un grave accident de moto, il est persuadé de ne plus jamais remarcher. Son séjour au château est sa dernière chance. Entre Jeanne et Adam, naît une passion torride et tourmentée, dans laquelle chacun essaie de se reconstruire. Mais bientôt, la jeune femme doit faire face à un terrible choix, sans doute le plus important de toute son existence...



Rose M. Becker

DANGEROUS

Volume 4



1. Zackary

Je n'ose plus bouger, plus penser, plus respirer. La voix agressive de Zackary résonne dans le vestibule. Depuis combien de temps ne l'avais-je pas entendue ? Hormis dans mes cauchemars ? L'air se raréfie autour de moi, je manque d'oxygène. Je n'ai qu'une envie : courir à une fenêtre et l'ouvrir... mais mon corps refuse d'obéir. Il ne reçoit plus aucun signal.

Mon mari.

Mon mari m'a retrouvée.

Tout s'effondre autour de moi – mes rêves, mes espoirs, la vie que je me suis construite ces dernières années. Maintenant qu'il sait où j'habite, je ne pourrai plus vivre dans cette ville que j'adore, dont je connais et apprécie les habitants, où j'ai su me créer une petite place. Je vais être obligée de plier bagage et de disparaître. En Géorgie ? En Louisiane ? Non, les États voisins sont trop proches ! Mieux vaudrait l'Idaho ou le Montana, à l'autre bout du pays. Et encore !

L'univers n'est pas assez grand pour cet homme et moi.

Je cache mon visage entre mes mains, en essayant de garder mon calme. Mes cheveux blonds dissimulent mon profil alors que je tremble de tous mes membres. Je me mets à claquer des dents. J'aurais besoin de m'asseoir mais mes jambes refusent cet effort et je reste collée au mur, à côté de la porte. J'entends Zackary à travers l'entrebâillement.

Zackary Torres.

L'homme qu'on m'a forcée à épouser.

– Je veux voir ma femme !

Le cri retentit dans le hall, impérieux. Zackary a l'habitude d'être obéi.

– Sauf qu'à l'évidence, elle n'a aucune envie de vous parler.

Terrence. Sa voix calme et posée. Son autorité naturelle, dont je sens les vibrations malgré la distance. Je ferme les yeux et me raccroche à son timbre grave. Il est le dernier barrage entre moi et mon époux – le dernier, mais le plus solide de tous. Je sais qu'il ne laisserait jamais quelqu'un de dangereux m'approcher.

– C'est MA femme ! tonne Zackary, hors de lui.

Je suis heureuse de ne pas voir l'expression de son visage. J'imagine ses yeux noirs étincelants,

ses traits contractés par la haine, sa bouche fine pincée par la frustration. À la secte, je l'avais vu plusieurs fois dans cet état lorsqu'un évènement le contrariait, ou qu'une personne lui déplaisait. Plus âgé de dix ans, il m'impressionnait autant qu'il me rebutait... Mais mon beau-père l'avait jugé comme étant un bon parti. Je n'avais rien pu dire. Les femmes ne protestent pas dans la communauté d'Asclépios. Elles ne parlent pas. Elles ne pensent pas. Elles se contentent d'obéir. Et d'enfanter.

– MA femme ! répète Zack, en appuyant sur le premier mot.

– J'ai bien compris, ironise Terrence. Je n'ai aucun problème d'audition.

Il semble toujours aussi maître de lui. Je ne sais pas comment il fait face à un type pareil !

– Mais April refuse de vous voir. Je ne vous laisserai donc pas entrer.

– Qui vous êtes pour m'empêcher de la récupérer ? Elle m'appartient ! Je l'ai épousée !

Terrence lâche un rire moqueur.

– Je crois que nous devons revenir aux bases, déclare-t-il, sarcastique. Les femmes ne sont pas des objets dont on peut disposer. Ce sont des individus libres de leurs pensées, de leurs mouvements, de leurs décisions... exactement comme vous et moi, et comme n'importe quel homme.

Quelques secondes filent... et un cri de rage me parvient, si violent que je me détache du mur et recule. C'est Zackary ! Il essaie de rentrer de force dans la maison ! En me penchant, je vois sa silhouette dans la mince ouverture de la porte. Il fonce droit devant lui mais Terrence s'interpose, le bloquant par la taille, d'un seul bras. Mon mari est refoulé en arrière... et projeté hors de mon champ de vision.

Je suppose qu'il tombe par terre, devant le manoir. Le son d'une chute me parvient et c'est une exclamation humiliée qui éclate. Il crie quelque chose mais ses paroles sont étouffées, confuses. Je crois qu'il insulte Terrence.

– Relevez-vous !

– Pour qui tu te prends ? Sale enflure ! Tu crois que...

– Debout !

C'est la première fois que Terrence s'énervé au cours de leur confrontation... et il ne plaisante pas. Au final, il se révèle beaucoup plus impressionnant que Zackary, et celui-ci ne semble pas s'y tromper. J'ai l'impression qu'il obtempère, même si je me contente du son sans l'image.

– Maintenant, foutez le camp !

Des bruits de pas sur le gravier. Mon mari qui recule, j'imagine. Terrence fait un pas dans sa direction, menaçant. J'aperçois son large dos en jetant un second coup d'œil à la porte entrouverte.

– On n'en a pas fini, tous les deux ! clame Zackary. Vous me reverrez !

– Pas si vous êtes intelligent...

Mon époux recule dans l'allée et surgit dans mon champ de vision lorsqu'il atteint le milieu du jardin. Je l'aperçois par l'une des grandes fenêtres du salon, en train de gesticuler, de menacer Terrence du poing, de postillonner. Il semble enragé... mais pas au point de rester et de l'affronter.

– On se reverra ! répète-t-il.

Je le regarde s'éloigner avec soulagement. Il part. Il part enfin. Le sang bat à mes tempes, mon poulx s'affole, mes jambes flageolent mais je lutte pour retrouver ma sérénité. J'expire par la bouche, les deux mains sur mon ventre.

– April !

Je sursaute et percute l'accoudoir du canapé. C'est Terrence. Et il n'a pas l'air de très bonne humeur.

– Explique-toi ! éclate-t-il en s'arrêtant sur le seuil du salon.

Ses yeux semblent presque noirs lorsqu'ils se posent sur moi. L'eau des Caraïbes s'est muée en un océan tempétueux. Terrence s'avance vers moi, intimidant dans sa chemise lie-de-vin foncé et son pantalon de costume noir. Une montre en or brille à son poignet, attachée par un bracelet en cuir. Je me focalise sur ce détail pour échapper à son regard, à cette confrontation.

– Tu n'as rien à me dire ? lance-t-il, sardonique.

Je contourne le canapé pour établir une certaine distance entre nous. Je ne sais plus où me mettre.

– Tu n'aurais pas oublié de me livrer une information capitale sur toi ? continue-t-il, implacable.

Il ne me laissera pas tranquille avant d'avoir obtenu des réponses. C'est bien ce qui me fait peur. Parce que je ne peux pas lui fournir d'explication. Surtout, je ne souhaite rien lui raconter. J'ai verrouillé mon passé et perdu la clé depuis longtemps. Comme il marche vers moi, je recule. Il est blême de colère – son teint hâlé a disparu sous une couleur de craie. J'enfonce les mains dans les manches de mon gilet.

– Toujours rien à déclarer ?

Assommée par la visite de Zackary, j'aimerais avoir un moment pour reprendre mes esprits, décider quoi faire et quoi dire. Là, j'ai la sensation d'être prise à la gorge. D'un autre côté, je le comprends. Si j'avais appris qu'il avait une alliance au doigt, j'aurais vu rouge aussi. J'aurais peut-être même été dans un pire état !

– Je... je suis désolée.

C'est tout ce qui sort.

– Tu es désolée ? répète Terrence, l’air incrédule. Tu es désolée ?

Sa voix tonne à présent et je me retrouve adossée au manteau de la cheminée. Je n’irai pas plus loin. Mon pied cogne la grille de protection, qui tombe sur le tisonnier et l’emporte dans un vacarme assourdissant. Terrence ne le remarque même pas. Je rentre la tête dans les épaules avec l’envie de me boucher les oreilles – principalement pour ne plus l’entendre, lui. Il ne me quitte pas des yeux. Nous sommes à deux mètres l’un de l’autre et je peux sentir son aura colérique, son énergie prête à exploser dans une dispute.

– Tu es mariée, bordel ! éclate-t-il.

Je ne le sais que trop bien.

– C’est mon passé, tenté-je d’une voix de souris.

Pour la conviction, on repassera.

– Ça m’appartient.

Mon mariage comme la secte sont des sujets tabous que j’abordais seulement avec Jessica. Et encore. Nous n’avons jamais parlé de Zackary ensemble. Quant à Lauren, ma meilleure amie, elle connaît uniquement les grandes lignes de mon histoire. Je ne suis pas entrée dans les détails. Terrence semble piqué au vif.

– Je ne t’ai jamais demandé de me raconter ta vie, April ! tonne-t-il, furax. Mais me dire que tu étais mariée avant que nous couchions ensemble, c’était le strict minimum !

Je ne trouve rien à répliquer. À son regard, je vois qu’il se sent floué. Et les questions se mettent à pleuvoir.

– Comment tu as rencontré ce type ? Depuis quand vous êtes mariés ? C’est récent ? Et pourquoi voulait-il te voir ce soir ?

Je suffoque, cherchant des yeux une issue par laquelle m’enfuir et créer un appel d’air.

– Dans quelles conditions vous êtes-vous quittés ? Tu ne crois pas que je mérite au moins une petite explication ?

– J’ignorais que je te devais quelque chose ! essayé-je de me défendre. Toi-même, tu refuses de parler de ton père et de ta famille...

– Ce n’est pas la même chose ! s’énervait-il en écartant les bras. Mes problèmes ne te concernent pas directement. Tu n’es pas impliquée... alors que moi, si ! Nous avons couché ensemble alors que tu es encore mariée !

– Je...

J’ai la bouche sèche et je ne sais plus à quelle branche me raccrocher.

– Nous n’entretiens pas une vraie relation, toi et moi ! Ce n’est pas comme si nous étions en couple ! lâché-je sans réfléchir.

Ma réplique nous réduit tous les deux au silence. Et pendant que Terrence encaisse, j’en profite pour quitter le salon au pas de course. Je passe à côté de lui sans qu’il esquisse un geste et monte les marches trois par trois. Je file en direction de ma chambre où je m’enferme à double tour, bouleversée. Je me retrouve au centre de la pièce, autrefois rassurante et familière... sans plus reconnaître le décor. Je n’ai plus l’impression que ces affaires, cette vie m’appartiennent. Je me sens en porte-à-faux avec ce qui m’entoure.

Que vais-je faire ? Parce que si Zackary m’a retrouvée, il risque de ne plus me lâcher. Il va forcément revenir et trouver le moyen de me coincer. Il sait maintenant où j’habite. Et Terrence ? Comment vais-je gérer la situation ? Je prends mon front entre mes mains avec l’impression que ma tête va exploser. J’étouffe entre ces murs. Je n’y suis plus en sécurité. Dans le couloir, j’entends l’escalier grincer. Terrence est en train de monter, peut-être pour me demander des comptes et poursuivre son interrogatoire.

Qu’est-ce que je fais ?

Là, tout de suite ?

Je me précipite vers la fenêtre à guillotine et l’ouvre pour sauter. Mieux vaut fuir cet endroit où Zackary peut désormais me piéger à tout moment. Je suis en danger au manoir. Et je ne peux pas répondre aux questions de Terrence. Je balance mes jambes dans le vide, assise sur le rebord de la fenêtre. Ma chambre est située au premier étage – mais ça me semble quand même haut ! Par chance, de gros buissons m’attendent et je n’ai qu’à me laisser tomber.

N’empêche, ça fait vachement mal les petites branches dans les fesses et le dos !

Je me redresse tant bien que mal en faisant une croix sur ma dignité, et traverse la partie arrière du jardin, en m’éloignant autant que possible de Zackary. Mais j’ai beau courir, je ne parviens pas à semer ma mémoire. J’emporte avec moi mes souvenirs, accrochés comme des boulets à ma cheville. Ils jaillissent de la boîte de Pandore jusqu’à occulter le présent.

2. La genèse

Tout se passera bien, April.

Ma mère pose ses mains sur mes épaules et me regarde comme si elle me voyait pour la dernière fois. J'essaie de sourire, même si le résultat n'est pas convaincant.

- Je vais habiter à côté de toi, maman. Ce n'est pas comme si je déménageais au bout du monde.

Ma voix tremble, faisant tomber la plaisanterie à plat. J'aimerais me montrer forte et ne pas la décevoir mais j'ai le ventre noué. Je suis morte de peur. J'ai fêté mes 16 ans la semaine dernière et je vais me marier. Aujourd'hui.

- Tu te souviens ce dont les femmes ont parlé, hier ?

Elle me contemple d'un œil sévère. Elle ne semble pas certaine que j'aie bien écouté toutes les explications du conseil des femmes. Il s'agit d'un petit groupe d'épouses, toutes mères et mariées depuis au moins vingt ans, connues pour leur engagement auprès de la communauté, qui aide les jeunes filles sur le point de s'unir.

Elles m'ont reçue dans la maison de l'une d'entre elles, à l'abri des regards et des oreilles indiscrètes - car le secret du mariage ne doit pas être éventé auprès de celles qui ne sont pas encore concernées. Et les hommes n'ont pas besoin de nous écouter - ils ont déjà bien assez de travail d'après M^{me} Bryant. C'est une affaire de femmes.

Je n'ai d'ailleurs presque pas vu mon fiancé au cours des deux mois de préparation. Non que je m'en plaigne ! Je n'aime pas Zackary Torres. Oh ! je sais que les épouses n'ont pas à aimer leur mari. Toutes les femmes n'ont pas cessé de me marteler cette vérité. Mais dans ce cas, j'éprouve carrément... je ne sais pas... une angoisse sourde, bien sûr... et... une sorte d'aversion.

- Tu dois être une bonne épouse, me rappelle ma mère en s'emparant de mes mains.

Elle les presse fort entre les siennes pour appuyer ses mots et plonge dans mes yeux. Je crois qu'elle aimerait lire dans mes pensées. Elle veut peut-être s'assurer que je ne ferai pas de bêtises... en accord avec ma mauvaise réputation. J'ai déjà été punie plusieurs fois pour ma repartie - ou parce que j'avais pris la défense d'autres filles, durement rabrouées par leurs conjoints. Je ne parviens pas à me taire face à une injustice - même si je le paie au centuple par la suite, dans la salle d'isolement.

Voilà pourquoi mon beau-père a décidé de prendre des mesures drastiques. Il y a plusieurs semaines, j'avais surpris une conversation entre lui et ma mère.

- Elle a besoin de se marier au plus vite !

- Elle est encore jeune, Matthew. Elle n'a que 15 ans.

- Laura Williams aussi et ça ne l'a pas empêchée de se marier la semaine dernière ! April a besoin qu'on la ramène dans le droit chemin.

- Elle a un fort caractère... a tenté de me défendre ma mère.

- C'est une fille ! Et elle a trop tendance à l'oublier. Sais-tu qu'elle n'a pas hésité à couper la parole à Peter pendant que nous transportions la paille dans la grange, ce matin ?

- Oh, je... je ne savais pas.

- Cette fille est une mauvaise graine.

- Elle n'est pas méchante. Elle est juste un peu vive...
- Elle a surtout besoin qu'on lui rappelle sa place.
- Mais tu as quelqu'un en tête pour elle ?

La réponse de mon beau-père n'a pas tardé à fuser. Sans hésitation. Quitte à sonner le glas de mon enfance.

- Zackary Torres.

La pire des options. Cet homme n'arrête pas de me regarder depuis un an. Et je n'aime pas la lueur dans ses yeux. J'ai la sensation de ne pas porter de vêtements quand nous sommes ensemble. Et puis, il me parle avec une telle dureté... comme si j'étais sa servante.

Dans la petite salle où ma mère vient de m'aider à enfiler ma longue robe blanche, toute en mousseline fluide et virginale, elle me tire de mes pensées.

- Une bonne épouse doit obéir. C'est là sa première qualité.
- Je sais, maman.
- Elle doit toujours demander l'accord de son mari avant de prendre une décision.
- Je sais, je sais...
- Ne lève pas les yeux au ciel, April ! s'exclame-t-elle, durement. Ce n'est pas le moment de te montrer insolente !

Je perds un peu de ma superbe, mal à l'aise. Car le regard de ma mère ne semble pas en accord avec ses paroles. On dirait qu'elle est triste. Oui, je jurerais qu'une ombre voile ses yeux d'un marron doré, semblables aux miens.

- Ton comportement doit être irréprochable. Ce mariage ne concerne pas que toi. N'oublie pas que c'est l'honneur de notre famille qui est en jeu. Tu dois te montrer digne de ton éducation et prouver que je t'ai bien élevée.
- Oui, maman...

Elle se tait pour remettre en place ma couronne de fleurs - des petits boutons de roses orangées, tressées avec de délicates feuilles. Les couleurs s'harmonisent avec mes cheveux blonds qui descendent jusqu'à mes reins. L'air ému, ma mère prend mon visage entre ses paumes.

- April, ce soir...

Elle paraît hésiter et pour la première fois, c'est elle qui fuit mon regard.

- Quand tu seras seule avec Zackary...

Je hausse les sourcils sans comprendre. À moins que... qu'elle ne veuille parler de ce qui se passe entre mari et femme. Personne n'aborde jamais le sujet. J'ignore ce qui se passe dans la chambre à coucher mais mon corps se rétracte à l'avance. Je sens que ça ne va pas me plaire. Ma mère s'oblige à sourire et tapote mes pommettes.

- Non, rien, ma fille. Tu es magnifique. Tu es la plus jolie des jeunes mariées. Je suis fière de toi.

Tous les membres de la communauté sont réunis dans le champ aux trois chênes, celui où se déroulent nos célébrations. Ils se tiennent en demi-cercle, comme le dicte la tradition. Environ deux cents personnes attendent mon apparition. Mon angoisse monte d'un cran. Mon prétendant se tient déjà devant l'arbre le plus ancien et majestueux. C'est là que nous échangerons nos vœux dans une poignée de minutes.

Pour le moment, je me tiens à l'écart, après avoir reçu les ablutions du conseil des femmes. Suite à la préparation avec ma mère, elles m'ont oint le front et les mains avec une huile consacrée par notre guide spirituel. Elles ont également récité leurs prières en m'invitant à me recueillir. J'ai fermé les paupières pour donner le change... mais impossible de penser à autre chose que ce soir, lorsque je serai en tête à tête avec mon mari.

Mon mari.

Je n'arrive pas encore à le dire.

C'est si bizarre.

À présent, j'attends à l'entrée du bâtiment des révélations - un édifice de taille moyenne, où se déroulent tous les mystères auxquels je n'ai pas accès. Normalement, les femmes n'ont pas le droit d'en franchir le seuil... en dehors du jour de leur mariage. Mais une salle unique leur est réservée et je n'ai pas eu l'autorisation de visiter les autres. Seuls les hommes les plus hauts dans la hiérarchie ont déjà poussé ces portes.

- Alors, April ?

Je sursaute violemment. Le père Samuel sourit, dévoilant ses dents blanches. Mais ses yeux, eux, ne sourient pas. Je ne sais pas pourquoi je remarque ça.

- Tu es nerveuse ?

- Je... euh... oui... un peu... je crois...

Il est beaucoup plus grand que moi. En fait, il me semble immense. J'ai l'impression d'être minuscule à ses côtés. Il me domine de ses larges épaules, de sa carrure imposante. Ses yeux très clairs détaillent ma robe, ma coiffure, mes mains enduites d'huile. Il hoche la tête, la mine appréciatrice. Apparemment, j'ai réussi à passer l'examen. Il s'empare alors d'une mèche de mes cheveux et s'amuse à la faire glisser entre ses doigts. Ce geste me met mal à l'aise. Je ne sais pas non plus pourquoi. C'est juste que... non, je suis gênée, c'est tout.

Je fixe l'ourlet de ma robe blanche, qui cache mes fines ballerines en tissu crème. Mais le père Samuel m'incite à relever la tête en prenant mon menton entre ses doigts. Nos regards se croisent et... je le crains. Il se dégage du maître des lieux une aura puissante, écrasante, oppressante, que je semble être la seule à détecter. Jamais encore je ne m'étais retrouvée seule avec lui et j'ai juste envie de fuir, de me cacher dans les jupes de ma mère comme si j'avais 5 ans.

Il m'inspire de la peur.

- Tu es vraiment très jolie, murmure-t-il.

Il garde mon menton entre ses doigts. Je n'ai aucun moyen de me détourner. Et je ne réponds pas, la gorge nouée.

- Tu feras une bonne épouse, April.

Il me relâche enfin et rejoint la sortie. Je suis obligée de le suivre car notre guide et la mariée arrivent ensemble devant les fidèles. Mais alors que la cloche se met à sonner, je ne peux réprimer un frisson. Parce que la scène que je viens de vivre m'a dérangée. Profondément.

La cérémonie touche presque à sa fin. Le père Samuel nous donne sa bénédiction sous les yeux de notre communauté. Zackary et moi nous tenons par les mains et ce contact me

retourne l'estomac. Je ne me sens pas bien. Je n'écoute même pas les paroles rituelles. Je me raccroche au visage de ma mère, au premier rang de la foule, mais elle ne me regarde pas, concentrée sur notre guide, comme tous les autres fidèles.

Zackary serre mes mains, le sourire aux lèvres. Lui semble ravi par cette union. Voire carrément impatient. Je n'arrive pas à croire qu'il est mon époux. L'homme avec lequel je vais passer le reste de ma vie. Celui avec lequel je vais avoir des enfants, fonder une famille. Ce n'est pas possible. Je dois être en train de rêver. Ou de cauchemarder, plutôt.

Pourvu que je me réveille !

- April ?

Soudain, je me rends compte que tout le monde me regarde. Ma mère. Mes amies. Mes voisins. Tout le monde. Je me tourne vers le père Samuel, un peu affolée.

- En ce jour, cadeau d'Asclépios, tu prends pour époux Zackary Torres, qui deviendra ton mari et ton maître.

Ce n'est pas une question. Juste une affirmation. Même si l'on attend de moi un consentement. Les paroles de notre officiant résonnent dans ma tête et tout en moi se cabre. Je ne veux pas. JE NE VEUX PAS.

- Oui.

Je m'entends répondre, incrédule. Je ne reconnais pas ma voix. J'ai le sentiment de l'entendre pour la première fois. Et je prononce mes vœux :

- Oui, je prends Zackary Torres pour époux et maître.

Stop, stop ! Ça suffit ! Je m'arrête au bord de la route, assaillie par des flashes, des images, des bouts de ma vie que j'avais soigneusement refoulés. J'essaie de me ressaisir, de remettre de l'ordre dans mes idées, de reprendre le contrôle de mes pensées. J'ai quitté la communauté depuis quatre ans. Je me suis construit une vie, je gagne assez d'argent pour être indépendante, je ne dois rendre de comptes à personne... et surtout, j'ai changé. Je ne suis plus la même.

Voilà.

Je commence à me sentir un peu mieux.

Je reprends ma progression et descends la colline en direction de Providence, la ville la plus proche de Riverspring. J'ai pris la direction contraire pour être certaine d'échapper à Zackary. J'imagine qu'il a dû retourner sur ses pas et chercher refuge dans notre petite bourgade. Je presse le pas et marche à l'ombre des arbres, discrète et silencieuse.

Ni vue ni connue.

Pour le moment, je dois trouver un abri, un endroit où passer la nuit. Une fois en ville, j'essaierai de prendre un bus jusqu'à Miami... où je demanderai de l'aide à Lauren, pour qu'elle m'héberge. J'ignore vers qui d'autre me tourner. J'accélère la cadence, de plus en plus pressée. À chaque bruit,

je fais un bond de trois mètres et me tords le cou dans tous les sens – feuille morte en train de tomber, cri d’une chouette, craquement d’une branche... je démarre au quart de tour.

Paranoïa, es-tu là ?

Je tente d’en rire mais ne parviens qu’à ébaucher une grimace. J’ai la boule au ventre et les nerfs en pelote. Quand tout à coup, j’entends mon nom. Crié à pleins poumons. Mon sang ne fait qu’un tour.

– April !

C’est Zack. C’est forcément lui.

– April.

April n’est pas disponible pour le moment, merci de la recontacter ultérieurement.

J’hésite à rebrousser chemin, prise entre deux feux. Ai-je encore le temps d’atteindre le manoir et de me réfugier à l’intérieur ? Une sueur glacée trempe mes vêtements malgré la fraîcheur de la nuit. Aucune lumière n’éclaire ma route. Je suis livrée aux ténèbres – mais c’est un avantage. Je reste difficile à voir alors que je me plaque à un tronc, faisant corps avec l’arbre pour disparaître sous son feuillage.

– April ! Où es-tu ?

La honte.

Je ne reconnais qu’à cet instant la voix de Terrence, mortifiée. Dans la panique, je l’ai confondu avec l’un des hommes qui me fait le plus peur au monde. Deux phares balaient la route et m’aveuglent. Je bats des cils jusqu’à apercevoir la voiture de mon colocataire. Il roule au ralenti, fenêtre baissée pour m’appeler. Il a donc découvert ma fuite...

– Viens !

Je me mords la lèvre inférieure.

– April !

J’ai la trouille. J’ai la trouille d’être toute seule, en pleine campagne, de nuit. Je quitte ma cachette et me montre.

– Je suis là, murmuré-je.

Terrence s’arrête aussitôt et j’aperçois le soulagement se peindre sur ses traits. Il ne descend pas pour autant, les mains soudées à son volant. Je m’approche à pas lents. Nous ne nous sommes pas quittés en très bons termes. Il se ressaisit d’ailleurs très vite, se redressant dans son siège en cuir noir, le visage à nouveau hermétique. Je ne peux plus deviner ses émotions, ses pensées.

Hello, Monsieur Self Control !

Nous échangeons un long regard, entre crainte, ressentiment et incompréhension. J'aimerais monter dans sa voiture et rentrer tranquillement à la maison, me mettre à l'abri... mais les ondes de colère qu'il dégage me refroidissent.

– Tu as perdu la tête ? me balance-t-il. Qu'est-ce que tu fais ici, toute seule, en pleine nuit ?

Son ton accusateur me met sur la défensive.

– Je suis encore libre de mes mouvements !

Il secoue la tête comme si j'étais devenue folle. Ce qui me tape sur le système. Ma colère se réveille malgré l'angoisse.

– Tu as déjà oublié qu'un cinglé rôde dehors et te cherche ? Je pensais que tu étais plus maligne que ça !

– Si c'est pour m'insulter, fais demi-tour !

Nos cris font fuir la pauvre chouette à tire-d'aile, visiblement offensée par ce tapage. Lorsqu'elle s'envole, je me retourne à toute allure. Je n'ai pas l'esprit tranquille. Et ma réaction n'échappe pas à Terrence.

– Tu sursoutes au moindre coup de vent. Monte, je te ramène.

– Non, je n'ai pas besoin de toi !

– Bien sûr que si, réplique-t-il avec assurance.

Je me détourne et reprends ma route, en marchant parmi les herbes folles. Terrence met quelques secondes à réagir avant de me suivre en voiture, roulant à mon niveau. Nous offrons un drôle de spectacle.

– Tu es prête à risquer ta vie par orgueil ? s'énerve-t-il.

Je n'ai pas besoin de ses sarcasmes en ce moment. Ni de ses interrogations auxquelles je ne peux pas répondre. Or, si je rentre avec lui, il ne manquera pas de me bombarder jusqu'à ce que je craque, que je livre la vérité à contrecœur. Et ça, c'est hors de question ! J'avance sans desserrer les lèvres.

– Tu es ridicule !

J'émetts un petit rire cassant.

– Merci pour ton soutien inconditionnel, Terrence. Ça me fait chaud au cœur.

Je ne monterai pas avec lui dans cette voiture pour tout l'or du monde. Il ne comprend rien à rien.

– On ne fait que perdre du temps ! s'exclame-t-il. Monte au lieu de jouer les têtes de mule. Je ne

vais pas te poursuivre jusqu'à l'aube !

– Heureuse de l'apprendre !

– April...

Je m'arrête brusquement et le foudroie du regard.

– J'ai dit non ! Non, non, non ! Laisse-moi tranquille. Je préfère aller passer la nuit chez ma meilleure amie.

– Lauren habite à Miami...

– Je prendrai le bus dès que j'arriverai à Providence !

Il semble un peu rassuré à l'idée que j'ai un plan. Je le devine à son expression.

– Je ne vais pas te laisser toute seule dehors. Laisse-moi au moins te déposer en ville ou t'appeler un taxi...

Je pince les lèvres.

– On n'échangera pas un mot pendant tout le trajet, précise-t-il.

Je finis par céder, hantée par la présence de mon mari dans les parages. Mais les deux kilomètres qui nous séparent de Providence se déroulent dans un silence hostile. De temps à autre, nous nous jetons des coups d'œil obliques et c'est avec soulagement que je quitte sa voiture. Je me sens acculée de toute part. Et je ne demande qu'une chose : trouver un refuge pour la nuit.

3. L'eau qui dort

– Qu'est-ce que tu fais là ?

Lauren semble stupéfaite sur le pas de sa porte. À cette heure tardive, elle porte un long déshabillé en satin ivoire, dissimulée par un léger peignoir accordé. Ses cheveux châains sont un peu décoiffés, même si elle tente de le lisser avec ses doigts. Mon coup de sonnette l'a tirée hors de son lit.

– Je suis désolée de te déranger, balbutié-je, embarrassée. Je ne voulais vraiment pas te réveiller.

Je suis venue en taxi, payé à l'avance par Terrence. J'aurais refusé si j'avais su qu'il avait déjà réglé la course du chauffeur mais celui-ci m'a seulement avertie à l'arrivée, au moment où je sortais mon portefeuille. N'empêche, je rembourserai mon coloc, même si un trajet jusqu'à Miami coûte un rein.

Et deux poumons.

– Je peux entrer ?

Elle recule aussitôt, me libérant le passage.

– Évidemment !

Cinq minutes plus tard, nous sommes toutes les deux assises dans son salon – moi, recroquevillée sur un bout de canapé, les talons sous les fesses, et elle, élégamment installée dans un fauteuil, jambes croisées. Sur la table basse reposent nos deux tasses de thé encore fumant. Je lui ai exposé les raisons de ma visite, la laissant bouche bée.

– Je n'arrive pas à y croire, répète-t-elle, inlassable.

– Et moi donc !

Lauren ne connaît que les grandes lignes de mon histoire. Elle sait que j'ai grandi dans une secte, entre ma mère et mon beau-père, et que j'ai été mariée de force à l'âge de 16 ans. C'est tout. Je ne suis jamais entrée dans les détails, incapable de mettre des mots sur ces épreuves. Seuls Basil et la psy ont réussi à me faire parler – et encore ! j'ai gardé quelques « pépites » pour moi ! Ma meilleure amie boit quelques gorgées.

– Comment ce cinglé t'a retrouvée ?

Je hausse les épaules.

– Je n'en ai aucune idée. Peut-être un coup de « chance » ? fais-je, en traçant des guillemets en

l'air.

Je ne vois pas d'autre explication. Même ma mère ignore où je me trouve. Je n'ai jamais donné mon adresse à personne. Un nœud se forme dans mon estomac et j'agrippe l'accoudoir du divan, en y crochétant mes doigts.

– Tu penses à quelque chose ? demande Lauren.

Sans doute a-t-elle remarqué la tension dans mon corps – et mes jointures blanchies. J'ose à peine croiser son regard, de peur qu'elle y lise ma crainte, facilement contagieuse.

– Je me doutais que le père Samuel me cherchait depuis longtemps. Et il ne manque ni de moyens ni de ressources. C'est un homme très intelligent et il a même des alliés parmi la police...

Lauren garde les sourcils froncés par la concentration.

– Tu crois qu'il aurait pu faire jouer ses relations ?

J'acquiesce d'un signe. Ma meilleure amie est sous le choc, elle aussi. Et, en la voyant si concernée, je me sens un peu moins seule dans la tourmente. Dire que nous avons failli nous fâcher à cause de Terrence ! Je me rends compte combien son affection et son soutien me sont précieux. D'autant que je me sens isolée depuis la mort de Basil.

– Qu'est-ce que tu vas faire ?

– Aucune idée.

J'ai agi dans l'urgence en fuyant Riverspring, en assurant ma sécurité immédiate. Mais à présent, je me sens révoltée. Parce que c'est moi qui ai été obligée de partir comme une voleuse, et non mon mari ! Normalement, ce devrait être à lui de déguerpir ! C'est lui le problème !

– Tu pourrais porter plainte à la police, dire qu'un type te harcèle...

– Ils découvriraient vite qu'il s'agit de mon mari et ils ne me prendraient pas au sérieux. En plus, je n'ai aucune preuve. Ce serait ma parole contre la sienne.

– L'éternel problème des victimes de harcèlement.

Lauren se mord les lèvres, bien placée, en tant qu'avocate, pour connaître ce genre de problème. Je sais qu'elle a encore confiance en notre système judiciaire – quoi de plus normal puisqu'elle en fait partie ? Moi, j'ai perdu la foi dès ma sortie de la secte, lorsque des flics m'ont ri au nez au moment où je voulais enregistrer une déposition. Plus jamais je ne me tournerai vers des hommes en uniforme.

J'attrape ma tasse pour occuper mes mains et réchauffer mes paumes contre la porcelaine. Lauren me couve d'un regard inquiet.

– Ça va aller, la rassuré-je. Je t'assure que je vais m'en sortir. Je n'ai pas peur des coups durs et

je surmonterai celui-là, comme les autres.

Je parviens à recouvrer peu à peu mon calme – et j’en viens à regretter mon départ à Miami. Non que j’aie eu tort, mais j’ai l’impression d’avoir abandonné la maison de Basil. Or, c’est à peu près le seul endroit où je me sens à ma place.

- Je ne sais pas si je te l’ai déjà dit mais... tu es la fille la plus courageuse que je connaisse.
- Oh.

Sa remarque me touche, au point de me couper l’usage de la parole. Je ne sais pas quoi répondre. Je ne me suis jamais vue comme quelqu’un de brave – plutôt comme une fille qui n’avait pas le choix. Soit tu avances et tu survis, soit tu t’arrêtes et...

- Merci, articulé-je, en rougissant.
- Pourquoi tu n’emménagerais pas ici ? me propose soudain Lauren.

Elle me désigne du doigt une porte, dans le couloir, visible depuis le canapé. Cette perspective semble l’enthousiasmer.

- J’ai assez de place et avec la chambre d’ami, tu aurais ton intimité. Qu’est-ce que tu en penses ?
- C’est hyper-généreux... mais je ne peux pas accepter. Mon travail se trouve à Riverspring et le testament de Basil m’interdit d’en bouger. Et puis, ce n’est pas à moi de partir. Je refuse de battre en retraite, ajouté-je, déterminée.
- Je te reconnais bien là.

Elle esquisse un sourire et un bref silence s’impose à nous. Jusqu’à ce qu’elle le brise d’une voix hésitante.

- Et Terrence ? Il en pense quoi ?

C’est la première fois qu’elle prononce son nom depuis notre embrouille. Je m’empresse de répondre avant que la gêne ne s’installe.

- Il est furax. Il a découvert que j’étais mariée lorsque Zack a sonné à la porte.

Elle pouffe de rire malgré la situation et je souris à mon tour.

- Avoue que ça ne manque pas de piquant...
- Eh bien, je me serais volontiers passée de sauce Tabasco dans ma relation ! Maintenant, il me mitraille de questions et je me retrouve bloquée. Je ne peux rien lui dire. Comme je me tais, il s’énerve encore plus... un vrai cercle vicieux.
- En gros, tu n’es tranquille ni dehors ni chez toi.

Je hoche la tête en me frottant les yeux.

– Tu tombes de fatigue ! On ferait mieux d’aller se coucher. Avec un peu de chance, on trouvera une solution miracle demain !

On a le droit de rêver...

Une cloche sonne.

Deux corbeaux s’envolent.

Un ruban tombe par terre.

J’ai peur. J’ai tellement peur.

Je sais qu’il va arriver quelque chose de grave, quelque chose d’affreux.

Des gémissements.

Des gémissements de femme.

Les images s’emmêlent, se superposent, comme dans un kaléidoscope. Je vois alors un couteau dans une main, brandi en l’air.

Non, non !

Ma peur augmente, comme mon envie de fuir, mais je suis paralysée. J’ai l’impression que mes pieds ont pris racine.

La lame se met à briller dans l’éclat du soleil.

Une gorge, une gorge avec un collier de sang, tracé au couteau.

J’entends alors un cri déchirant.

Mon cri.

Étouffant un cri, je me réveille en sursaut et m’assois dans mon lit, hors d’haleine, perdue. Je ne reconnais pas les lieux, le bureau en verre design dans un coin, la commode aux tiroirs noirs et blancs, le tapis duveteux. Où suis-je ? Dans la communauté d’Asclépios ? C’est ma première pensée, instinctive et irréfléchie. Mais très vite, j’identifie le décor épuré de Lauren. Je suis sous le toit de ma meilleure amie, dans la chambre qu’elle m’a prêtée.

Tout va bien.

Je suis en sécurité.

En nage, je plaque une main sur mon cœur, dont les battements ne ralentissent pas. Et je repousse la couette avec mes pieds, vêtue d'un grand t-shirt prêté par ma copine, avant d'attacher mes cheveux en arrière. J'ai encore fait le même cauchemar. Celui qui me hante depuis des mois.

– Non...

Je me masse les tempes, invoquant les images de mon mauvais rêve.

– Ce n'était pas pareil...

Pour la première fois, il y avait un couteau. Cela n'était encore jamais arrivé. J'ai aussi vu une femme en train d'être égorgée. Je serre mes genoux contre ma poitrine, en prenant mes jambes entre mes bras. Je ne forme plus qu'une petite boule au centre du matelas. Je ne comprends pas la signification de ce rêve. Je n'ai jamais assisté à une mort violente de toute ma vie, encore moins à un meurtre.

Je finis par me recoucher en dépit de mon malaise. Sans doute ai-je été secouée par la réapparition de Zackary et mon esprit évacue la peur à sa manière. Je tends l'oreille pour m'assurer que Lauren dort toujours. Par chance, mon cri ne l'a pas réveillée et j'entends un bruit de locomotive à travers la cloison. Même si elle prétend ne jamais ronfler...

Récupérant la couette, je me cache en dessous et ne bouge plus, dans l'espoir de me rendormir vite. Je reste les yeux grands ouverts dans le noir, épuisée mais incapable de me détendre. Un comble. Et durant toute la nuit, je regarde les aiguilles du réveil tourner, tourner... jusqu'à ce que sa sonnerie retentisse.

J'ai passé une nuit blanche.

Ou rouge.

4. Premiers aveux

– Euh... April ?

Une élève me contemple avec de grands yeux étonnés derrière sa table de travail. Ma journée se termine par un cours de cuisine, réservé aux moins de 20 ans. Le but ? Leur apprendre à préparer des plats faciles et simples pour leurs années d'études – ou pour faire plaisir à leurs parents !

#MissionDUtilitéPublique

Je ne suis passée que cinq minutes au manoir aujourd'hui. Déposée par Lauren, j'ai récupéré ma voiture en trente secondes, en serrant les fesses à l'idée de croiser Terrence. Mais il était parti pour son travail depuis longtemps, m'évitant d'interminables explications. Je n'étais pas tranquille pour autant. Du matin au soir, j'ai jeté des regards anxieux par-dessus mon épaule, m'attendant à voir surgir mon mari à chaque instant. Je sursaute dès qu'une porte claque ou qu'on m'interpelle dans la rue.

Sinon, je suis super-zen.

– Un problème, Donna ?

Donna Stuart, une petite brune à lunettes, semble embarrassée. Pour mon cours de pâtisserie, j'ai investi la cuisine du *Midnight*, le bar où je travaillais autrefois – et où Jessica était serveuse avant de retourner dans sa famille. Je suis restée amie avec le patron, qui accepte de me prêter la salle en fin de journée, lorsque les clients se font plus rares et qu'il s'apprête à fermer.

– Bah... euh...

Voyant sa gêne, Phil, un jeune étudiant en psycho, vient à son aide.

– On n'est pas censé la faire cuire ?

Je reste sans voix tandis qu'il me désigne sa tarte aux pommes, à la pâte encore crue. Et je pique un fard.

– Si, bien sûr ! balbutié-je, confuse. J'ai dû oublier ma tête chez moi, ce matin. Venez, approchez !

J'ouvre le four professionnel et les aide avec les réglages. Mais j'ai l'esprit ailleurs. Sans cesse, je guette la porte et consulte la pendule, appréhendant le moment où je traverserai le parking extérieur dans le noir. Mon quotidien ressemblera à ça désormais ? Vivre dans la peur permanente ?

Ça donne envie.

À la fin du cours, tous les élèves emportent leurs plats et me saluent. Certains discutent ensemble, d'autres comparent leur chef-d'œuvre. Une délicieuse odeur de cannelle et de pomme cuite flotte autour de nous. Je rassemble mes affaires sur le comptoir, fourrant mes fiches de recettes dans mon sac avant de récupérer mon livre de cuisine végétalienne, lourd comme une encyclopédie.

Je pourrais demander aux étudiants de m'attendre... mais je refuse de me laisser atteindre à ce point, de prendre des décisions ou d'agir en fonction de Zackary. Je veux continuer à vivre le plus normalement possible. J'attends que les derniers soient sortis pour en nettoyer la surface et rendre une cuisine en état impeccable. Puis, passant la bandoulière de ma besace sur mon épaule, j'éteins les lumières et sors dans le couloir.

– Je t'ai manqué ?

Zackary. Là. Devant moi.

Bizarrement, j'hésite entre peur et soulagement. Parce que mon cauchemar se réalise enfin et que je n'aurai plus à l'attendre, à trembler à chaque seconde. Mon sang se fige dans mes veines, mon cœur ne pompe plus. Et je me déconnecte du réel, comme si quelqu'un débranchait une prise, là-haut. Une main sur la poignée de la porte, je n'ai pas un geste pour m'enfuir. Mon corps n'obéit plus, mes membres ne répondent pas. Je suis tétanisée.

Mon mari.

Ce mot n'a aucune réalité, aucune consistance pour moi. Il se tient pourtant devant moi, pour la première fois depuis quatre ans. À quand remonte notre dernier face-à-face ? Au moment où le père Samuel nous a unis devant tous les adeptes. Au moment où j'ai prononcé mes vœux sous la pression du groupe.

Il a changé. Des cernes bleus creusent son regard d'un noir profond. Ses cheveux châains en bataille, il ne semble plus veiller à son hygiène. Sa chemise comme son blouson sont sales, couverts de petites taches, et ses mocassins en cuir sont maculés de boue. Mais il me contemple toujours de la même manière. Ça, ça n'a pas changé.

Il m'examine comme si j'étais sa propriété, comme si j'étais un objet de sa collection. Je détecte aussi le mépris dans ses prunelles, sans parler de sa colère. Sa fureur vibre entre nous, énorme. Il me saisit par le poignet et serre beaucoup trop fort, ce qui me rend soudain la parole.

– Tu me fais mal...

– Tant mieux !

Un rictus tord sa bouche alors qu'une lueur de satisfaction passe dans son regard. Ses doigts s'enfoncent dans ma chair. J'ai l'impression de porter des menottes.

– Ça fait des années que je rêve de cet instant !

Il semble jubiler. Moi, je rentre la tête dans les épaules, je m'arc-boute en arrière.

– Comment est-ce que tu m'as retrouvée ? balbutié-je.

– Je t'ai suivie toute la journée, persifle-t-il. Tu es une fille très active désormais. Tu n'en faisais pas autant dans la maison de ta mère... sans ça, tu aurais été une épouse de rêve !

– Lâche-moi !

J'essaie de récupérer mon bras mais il est beaucoup plus fort. Sa prise se resserre encore.

– Pas maintenant que je t'ai récupérée. Tu ne m'échapperas plus, April. Tu es à moi. Tu comprends ce que ça veut dire ?

– Je ne suis pas une de tes possessions ! Nous ne sommes pas à la communauté, ici !

– Mais nous y serons bientôt.

– Non !

C'est de la panique, pure et simple, dans ma voix. J'ouvre des yeux affolés et me débats avec la force du désespoir... mais je ne réussis qu'à me tordre le bras. Zackary me dépasse de vingt centimètres et fait le double de ma carrure. Comme la plupart des hommes de la secte, il s'est développé à force de travaux dans les champs, très physiques.

– Je n'y retournerai jamais !

– Ta place est là-bas, avec moi, et je t'y ramènerai de gré ou de force.

Il me tire par le bras et m'entraîne à l'extérieur du bâtiment. D'un coup d'œil, il remarque plusieurs élèves sur le parking. Ils grillent une cigarette sous un lampadaire en échangeant des plaisanteries. Leurs rires me parviennent à travers un filtre, comme s'ils arrivaient d'un autre monde. J'essaie de crier mais Zackary plaque une main sur ma bouche et me pousse dans un recoin tranquille. De là, personne ne peut nous voir. Personne ne peut me venir en aide.

La peur m'empêche de réfléchir, anesthésiant mon cerveau et mon instinct de survie. Le dos plaqué au mur du bar, je suis prisonnière de mon mari. Zackary a tendu un bras de chaque côté de ma tête. Il se tient si près que je peux sentir son haleine chargée dès qu'il ouvre la bouche.

– Mais qu'est-ce que tu es devenue ? crache-t-il, l'air dégoûté.

Oh que oui !

– Une femme libre, osé-je, malgré mon estomac noué, mon rythme cardiaque en dents de scie. Une femme qui travaille, qui prend des décisions, qui gère sa propre vie, qui choisit l'homme qu'elle épousera.

– Petite garce !

Il se retient de me gifler, craignant sans doute que je ne rameute du monde avec mes hurlements. Il

jette un regard anxieux sur le côté mais la ruelle où il m'a traînée, à l'arrière du bar, est déserte.

- Je te donnerai la correction du siècle quand on sera rentrés. Ça te remettra les idées en place !
- Parce que tu crois que je vais me laisser faire ?

Me saisissant par les cheveux, il renverse ma tête en arrière, faisant craquer mes cervicales. Une douleur foudroyante traverse ma nuque et mon dos. Je pousse un gémissement sans qu'il daigne me lâcher. Il rapproche son visage jusqu'à ce que nos lèvres se touchent presque.

- Tu as besoin d'être dressée. Ton beau-père avait raison. Mais ça ne me fait pas peur. J'ai toujours aimé les défis !

Il ricane.

- Comment...

Je déglutis avec peine – pas facile d'avaler sa salive avec le cou en angle droit et la tête à moitié arrachée.

- Comment est-ce que tu es arrivé à Riverspring ?

Son sourire mauvais s'épanouit, mangeant la moitié de sa figure. Il presse son torse contre ma poitrine, me laissant deviner son désir pour moi. Ma terreur augmente d'un cran. Parce qu'il pourrait m'arriver n'importe quoi dans cette ruelle. Je suis à sa merci.

- Ça fait quelques jours que je suis là. Les gens du coin sont très serviables, figure-toi. Sans leur aide, je n'aurais jamais pu reconstituer ton emploi du temps.

Je blêmis.

- C'était toi dans le club, l'autre soir ?

Je me revois sur la piste de danse, trois verres à la main, en train de me faufiler parmi les danseurs. Je ne m'étais pas trompée. C'était bien Zackary parmi la foule. C'est bien par sa faute que j'ai lâché les boissons.

- Oui, j'étais là. Je voulais savoir jusqu'où tu étais capable d'aller et qu'est-ce que tu faisais dans ce lieu répugnant. Tu as perdu la tête, April. Tu n'es même plus capable de différencier le bien du mal.

Je ne relève pas, indifférente à son jugement. Je veux seulement des réponses à mes questions.

- Et c'était toi, les photos dans l'enveloppe ? Et la poupée déposée sur le pas de ma chambre ?

Mon mari semble interloqué. Il fronce les sourcils et relâche un peu son emprise, sans pour autant me permettre de fuir. Je reste sa captive.

– De quoi est-ce que tu parles ?

Il est sincère. Aucun doute. Zackary ne sait pas jouer la comédie – et il n’hésiterait pas à se vanter d’un autre méfait. Je ne comprends plus rien. S’il ne m’a pas envoyé ces objets, alors qui l’a fait ? Je n’ai pas le temps de chercher une explication qu’il tire à nouveau mes cheveux, en saisissant une grosse poignée. La peau de mon crâne commence à chauffer, durement mise à l’épreuve. S’il continue, je vais finir chauve.

– Le père Samuel est impatient de te revoir !

Je perds mes couleurs. Le sang se retire de mon visage et je cesse de m’agiter, foudroyée par la mention de notre guide. Personne ne m’effraie davantage que cet homme. Malgré mes quatre années de liberté, je peine encore à le considérer comme un être ordinaire, plus à une créature omnipotente, capable de lire dans les consciences et dotée de pouvoirs particuliers. Les préceptes martelés par mes aînés sont restés ancrés. Face à lui, je suis certaine que je perdrais tous mes moyens.

– Il pense que ta place est toujours parmi nous, ajoute Zack, visiblement ravi par ma réaction. Même si toute ton éducation est à revoir...

Me tenant par mes longues mèches blondes, il m’arrache au mur, me forçant à avancer avec lui.

– On rentre !

Je titube à ses côtés, penchée en avant... quand j’aperçois une forme entrer dans mon champ de vision. Tout se passe si vite que je n’ai pas le temps de comprendre. Et brutalement, je sens une secousse. Comme si quelque chose nous avait percutés. Les doigts de Zackary se referment plus violemment sur ma chevelure... avant qu’il ne me lâche. Que se passe-t-il ? Je me redresse et plaque une main sur mon crâne douloureux. Quand soudain, je les vois. Zackary et l’homme qui s’est jeté sur lui. Mais pas n’importe quel homme !

– Terrence, murmuré-je d’une voix blanche.

Il a saisi mon agresseur par la peau du cou et le projette en arrière. Faute de retrouver son équilibre, mon mari percute le mur et se blesse à l’épaule dans un geignement.

– Espèce de cinglé !

Il presse son bras contre lui et foudroie du regard mon colocataire... qui ne lui octroie pas le moindre répit. Revenant à la charge, il le plaque contre la paroi et écrase sa pomme d’Adam sous son bras. De sa main libre, il le saisit ensuite par son pull. Zackary ne peut plus bouger. Il se retrouve dans ma position, un peu plus tôt.

– Un adversaire à ta taille, c’est peut-être mieux ? ironise Terrence, les yeux pleins de fureur.

Je ne l'ai encore jamais vu dans cet état. Sa colère n'a rien à voir avec ses éclats de voix lors de nos petites disputes au sujet des règles de la maison ! Je mesure toute la différence alors que son regard flamboie. Le corps tendu, il semble raidi par son accès de rage. Zackary suffoque, bouche grande ouverte.

– Je vais essayer de te faire passer un message très simple et je veux que tu le retiennes, déclare Terrence, glacial.

Malgré la tension dans son corps, il garde le contrôle, en maître de la situation. Il est impressionnant. Les bras serrés autour de moi, je recule sans quitter la scène des yeux. Mon mari essaie de ruer, de s'en aller, mais Terrence broie sa glotte, au point de lui faire voir mille étoiles. Je le devine à son regard flou, un peu exorbité. Il tient à peine sur ses jambes.

– Ne touche plus jamais un cheveu d'April.

– Ce...

Mon colocataire est obligé de lâcher du lest pour lui permettre de parler. Ce qu'il fait de mauvaise grâce.

– C'est ma femme, articule mon époux d'une voix cassée. J'en fais ce que je veux.

Cette fois-ci, la main de Terrence se referme entièrement sur sa gorge et de son autre bras, il le soulève de terre. Les pieds de Zack ne touchent plus le sol. Il n'en mène pas très large tandis que je cache ma bouche derrière ma paume, sidérée. Je n'aurais pas pensé que Terrence me défendrait avec une telle fougue.

– April ne t'appartient pas. Alors je vais te le répéter une seule fois : si tu la touches, si tu ne fais même que l'effleurer, je te tue.

Son timbre clair et posé rend la menace encore plus inquiétante. Il ne plaisante pas. Et mon mari reçoit le message cinq sur cinq à en croire ses hochements de tête fébriles. Mais Terrence ne le délivre pas tout de suite, continuant à le maintenir à bout de bras, comme une marionnette.

– On est d'accord ?

Zack acquiesce... mais ça ne lui suffit pas.

– Je veux t'entendre. Je veux que tu le dises.

– Je... ne...

Impossible pour mon agresseur de parler dans cette position. Terrence consent à le reposer par terre mais sans le laisser partir.

– Je ne toucherai plus un cheveu d'April, récite Zack, amer.

Mon colocataire semble satisfait.

– C’est clair pour tout le monde, maintenant.

L’attrapant par son pull, il le pousse en avant. Zackary tombe sur le bitume, se vautrant au milieu de la rue. Son orgueil sévèrement écorné, il se relève en pinçant les lèvres et jette un regard à la fois apeuré et furieux à Terrence. Puis il se tourne vers moi et je décèle sans peine l’expression de son visage. « On n’en a pas fini, tous les deux », me disent ses yeux. Pas besoin de mots entre nous.

– Disparais ! lui ordonne Terrence.

Il ne se le fait pas répéter et s’enfuit en courant malgré l’humiliation. Mais je sais déjà qu’il n’en restera pas là.

– Merci pour... pour ton aide...

Je peine à parler, sous le coup de l’émotion. Je bafouille, je m’emmêle les pinceaux. Je ne me remets pas de mon face-à-face avec Zackary.

– C’était très gentil à toi...

Je marche à pas vifs, m’éloignant de la ruelle où s’est déroulée l’agression. Je ne crois pas que je réussirai un jour à y remettre les pieds. À chaque fois, la silhouette de Zackary s’impose à moi, massive, menaçante. Je chasse son image en serrant les dents. Je ne veux plus penser à lui. Pour le moment, je veux juste partir, rentrer à la maison et me planquer sous ma couette.

– Mais je... je me débrouillais, mens-je.

Je tente de minimiser l’évènement, de transformer cette agression en simple dispute, pour qu’il évite de me poser des questions. Car Terrence est sur mes talons, me suivant comme mon ombre. Il ne me lâche pas tandis que nous traversons le parking désert, où nos deux voitures sont les dernières présentes.

– C’était une discussion un peu animée, c’est vrai, admetts-je.

Durant laquelle j’ai failli être kidnappée.

Trois fois rien.

Je parle très vite pour qu’il ne m’interrompe pas mais ma voix semble sur le point de se briser. Et au moment où nous rejoignons ma vieille Coccinelle, il me prend par la main. Je me retourne doucement, épuisée, vidée par l’épreuve.

– Tu essaies de convaincre qui ? demande-t-il, cassant. Toi ou moi ?

Adossée à la portière, je baisse les paupières, incapable de soutenir son regard flamboyant, d'un bleu orageux. Il pose alors ses mains sur mes épaules. Il ne m'empêche pas de bouger, de partir. Il attend seulement que je lève le menton et lui parle les yeux dans les yeux.

– Que s'est-il passé, April ? demande-t-il, d'une voix radoucie.

Déjouant mes prévisions, il est très calme – et pas en colère contre moi. Je m'attendais à essayer une explosion, accompagnée d'un milliard de questions, mais il m'observe avec inquiétude et... autre chose... quelque chose que je n'arrive pas à nommer mais qui brille dans ses prunelles.

Je voudrais qu'il me regarde toujours comme ça.

– Je ne pourrai pas te protéger si tu ne me parles pas. Explique-moi ce qui se passe, qui est ce type et d'où il sort.

Le voilà, mon milliard de questions.

– Je... c'est compliqué, murmuré-je.

Il esquisse un sourire.

– Tu penses que je n'ai pas les capacités intellectuelles pour comprendre ?

À mon tour de sourire. Mais au lieu de répondre, je me détourne, échappant à ses mains, à son halo de force, à son corps près du mien, si rassurant, si fort, si chaud. Un froid mortel m'envahit tandis que je déverrouille ma portière... sans succès. Ses doigts sur mes épaules me manquent. J'en sens encore le poids à travers mon poncho rouge.

– Je vais m'en occuper... murmure Terrence.

Il me prend doucement les clés des mains et ouvre ma voiture.

– Tu veux que je conduise ?

Ce n'est pas vraiment une question. Il m'interroge seulement par politesse. Je hoche la tête, sonnée. Je ne suis pas en état de prendre le volant. Terrence contourne le véhicule et m'aide à m'installer à la place du passager. Je ne me débarrasserai pas facilement de lui. Mais en ai-je seulement envie ? Je cache mon visage derrière ma main au moment où il met les clés dans le contact.

– Oh, Terrence... si tu savais comme j'ai eu peur !

Les mots m'échappent et ses bras se referment autour de moi, m'attirant contre lui. Il me presse contre son torse et glisse une main dans mes cheveux, les caressant pour m'apaiser. Je m'abandonne à son étreinte. Complètement. Les digues cèdent en moi et enfin, les larmes se mettent à couler. Je me retrouve à sangloter comme une enfant tandis qu'il murmure des paroles de réconfort. Celles dont j'ai besoin. Celles que j'ai envie d'entendre.

– Je suis là, April. Tu es en sécurité, maintenant. Il ne t’arrivera plus rien, je t’en fais le serment. Ce type ne t’approchera plus jamais, pas tant que je vivrai !

Je le crois.

À cet instant, je lui accorde une confiance aveugle.

– Laisse-toi aller, souffle-t-il à mon oreille. Ça te fait du bien.

Il a raison. J’ai l’impression de me vider. Lorsque mes pleurs cessent, je me sens à la fois épuisée et rassérénée. Et mortifiée. Je me redresse avec gêne.

– Je suis désolée, bredouillé-je.

J’essuie mes joues avec mes mains, chassant les dernières traces de mon chagrin... quand il me tend un mouchoir en papier. Nos regards se croisent. Monsieur Prévoyance a toujours tout ce qu’il faut sur lui. Un vrai couteau suisse. Nous échangeons alors un sourire sincère, traversés par les mêmes pensées. C’est tellement agréable après cette soirée horrible ! Terrence efface ma dernière larme en un geste qui me trouble. Qu’éprouve-t-il à mon égard ? Qui suis-je pour lui ? Une colocataire chiant ? Une amie marrante ? Ou plus ? Ces questions me traversent l’esprit même si ce n’est pas le moment.

– J’ai épousé Zackary à 16 ans, lâché-je d’une petite voix.

Terrence ne s’y attendait pas. Il écarquille les yeux, visiblement sidéré.

– 16 ans ? répète-t-il, ulcéré.

– Les mariages avec les mineurs ne sont pas interdits en Alabama, lui rappelé-je.

– Rassure-moi : tu étais amoureuse de lui ?

Son hésitation me prouve qu’il a compris tout seul. Je secoue la tête.

– Non. Absolument pas. Il me faisait déjà peur à l’époque. Je détestais sa manière de me regarder ou de me traiter. J’avais sans cesse l’impression de lui être inférieure.

J’en frissonne encore, brusquement ramenée à cette période affreuse... mais j’omets de lui parler du contexte, des adeptes, du gourou, de la secte. Je fais un blocage. Je ne sais pas si je serai un jour capable de lui avouer la vérité. Mes aveux restent coincés en travers de ma gorge et il doit se contenter des grandes lignes. Je préfère rester à la surface sans plonger en profondeur.

– Ma mère s’est remariée quand j’étais toute petite. Je n’ai pas connu mon père. J’ignore jusqu’à son identité. C’est mon beau-père qui m’a élevée et qui m’a choisi un mari. Matthew était un homme très dur, très sévère, et je n’ai pas osé m’opposer à lui. J’avais trop peur des conséquences.

Terrence en reste bouche bée. Et outré.

– Mais ta mère n’a rien dit ?

– Non. Elle ne pouvait pas. Elle était très soumise à son époux et elle n’avait pas voix au chapitre.

Je pense qu’elle aurait préféré que je n’épouse pas Zackary. Elle ne me l’a pas dit ouvertement mais elle a eu certains regards...

J’observe le parking à travers le pare-brise, pensive, lointaine. Désormais, j’ai l’impression que cette période appartient à une autre vie – une vie antérieure qui interférerait avec la mienne.

– Il t’a...

Je me tourne vers Terrence et découvre ses yeux étincelants de rage, ses poings serrés, ses nerfs tendus. Il semble faire un effort considérable pour ne pas exploser.

– Il t’a touchée ? veut-il savoir, les mâchoires contractées, le teint livide.

Sa colère me réchauffe le cœur.

– Non. Je me suis enfuie juste après la cérémonie. Et je ne suis jamais retournée chez moi.

Il en éprouve un tel soulagement, si énorme, si visible, que j’en esquisse un sourire. Il passe une main sur son front, me cachant son regard. Et je l’entends maugréer à voix basse :

– Je te jure que je l’aurais tué s’il t’avait...

– Je sais, soufflé-je, en posant une main sur sa cuisse.

C’est la première fois que j’ose un geste si intime mais il me paraît naturel à cet instant. Terrence pose alors sa main sur la mienne, en retrouvant son calme. J’en profite pour lui confier mes incertitudes.

– J’ignore pourquoi Zackary ressurgit aujourd’hui dans ma vie, après toutes ces années. Je ne l’avais pas revu depuis notre mariage.

– Il t’a dit ce qu’il voulait ?

– Il a parlé de me ramener à la maison...

– Ça n’arrivera pas ! éclate Terrence, implacable.

Sa détermination me reconforte. Il ne m’arrivera rien tant qu’il sera là. Le silence s’impose entre nous – lui a sans doute beaucoup à penser et moi, je me débats contre ma mémoire, emplie de souvenirs que je ne peux pas partager.

– Il y a autre chose, tu sais. Des choses que je ne peux pas te dire...

– Ce n’est pas grave, April.

Il pose une main sur ma nuque et ses doigts glissent dans mes cheveux.

– Tu m’en parleras quand tu seras prête. Je serai là pour t’écouter.

5. La vérité

Le lendemain matin, je me trouve dans le cabinet d'un avocat, vêtue d'un jean et de ma veste noire la plus habillée. À côté de moi, Terrence écoute attentivement l'homme de loi. Maître Griffin travaille pour sa société depuis plusieurs années et il semble avoir toute confiance en lui. Comment me suis-je retrouvée ici ? Je ne le sais pas moi-même ! À mon réveil, je suis descendue prendre mon petit déjeuner et deux heures plus tard, j'écoute un charabia juridique, rivée à mon siège.

Terrence est passé par là...

C'est lui qui m'a convaincue de recourir à une procédure légale pour me débarrasser de Zackary. Il a pris la situation en main, refusant qu'elle traîne et s'envenime, faute d'action. Et avant que je n'aie compris ce qui se tramait, j'étais déjà assise dans sa voiture, à rouler en direction de Miami.

J'essaie maintenant de suivre la conversation des deux hommes, un peu absente. Je n'arrête pas de repenser à mon agression, aux menaces de mon mari... et à ma famille. Ma mère est-elle au courant de cette visite ?

– M^{lle} Moore ?

Terrence et son avocat sont tournés vers moi. Ils ont l'air d'attendre une réponse de ma part.

Quelle était la question, déjà ?

– Êtes-vous prête à entamer une procédure de divorce ? répète maître Griffin, avec un sourire amusé.

Je vais puiser un peu de force dans le regard de Terrence, à nouveau couleur des mers du sud. Sans lui, je n'aurais pas eu le courage de frapper à la porte d'un spécialiste pour demander une séparation officielle. Car malheureusement, mon mariage n'a pas été seulement prononcé par le gourou – ce qui l'aurait rendu caduque. Zackary et moi avons aussi signé un registre la veille de la cérémonie... Tendant le bras, Terrence pose sa main sur la mienne, cramponnée à l'accoudoir.

– Je crois.

– Il vaut mieux être sûr de soi quand on entame cette procédure, surtout face à un homme violent.

Terrence lui a raconté mon agression de la veille. Moi, je ne trouvais pas les mots. J'ai un sérieux problème de communication ! Dès mon enfance, on m'a appris à garder mes doutes et mes réflexions pour moi. J'ai pris exemple sur les femmes de la communauté, sur ma mère, et j'ai payé le prix fort à l'adolescence, lorsque j'ai osé élever la voix.

Non, je ne me suis pas défaite du carcan de la secte, de tous ces réflexes et ces leçons inculqués

depuis ma naissance. Je l'ai cru pendant quatre ans. Je m'en suis persuadée. Mais je réalise aujourd'hui combien la route est longue. Il me faudra sans doute des années pour m'affranchir de cette doctrine. Un peu confuse, je regarde tour à tour les deux hommes réunis afin de m'aider.

– Mais je peux vraiment divorcer ? demandé-je, incrédule. Je n'ai pas besoin de l'accord de Zackary ?

– Non, rassurez-vous. Il existe des procédures pour divorcer sans le consentement du conjoint, notamment le divorce pour altération du lien conjugal.

– Qu'est-ce que ça veut dire ?

– Eh bien, il nous suffira de prouver que votre mari et vous n'habitez plus ensemble depuis des années. Vous devrez produire des témoignages, ainsi que votre bail de location ou vos factures d'électricité, par exemple. La première étape est de déposer une requête en divorce afin d'obtenir une ordonnance non-conciliation.

– Et un divorce pour faute ? intervient Terrence, l'air remonté. April a quand même été obligée d'épouser cet homme.

Je devine ce qu'il a derrière la tête. Il voudrait que tout le mal qu'on m'a fait soit reconnu, validé par un tribunal. J'en suis très touchée.

– Ce serait possible, mais la contrainte sera beaucoup plus difficile à prouver. Alors que pour la séparation de faits, nous avons des preuves.

Terrence acquiesce et me regarde :

– L'important est que tu puisses divorcer.

– Alors ? Vous désirez entamer cette procédure ?

J'ai l'air si soulagé que Maître Griffin sourit.

– Oui, je le veux ! clamé-je.

Terrence s'esclaffe pendant que je jette un coup d'œil aux papiers disposés sur le bureau et sors un stylo de mon sac à main.

– Je signe où ?

En sortant du cabinet, je me sens légère, comme si un poids avait quitté mes épaules. Une tonne de plomb. Grâce à Terrence, j'ai fait un premier pas vers la liberté. Je reste pourtant muette durant tout le trajet, perdue dans mes pensées. Je ne m'anime qu'une fois au manoir. Dans le vestibule, j'abandonne mon sac près du portemanteau et me tords les mains.

– Terrence ?

Tout en retirant ses chaussures, il se retourne pour m'interroger du regard. Il a pris une matinée pour m'accompagner chez son avocat. Lui ! Le bourreau de travail ! Je mesure son implication dans mes problèmes – et c'est la raison pour laquelle je lui dois la vérité. J'y ai beaucoup réfléchi cette nuit, durant mon interminable insomnie. Je ne peux pas le laisser dans le brouillard après tout ce qu'il a fait pour moi.

– J'ai grandi dans une secte.

La bombe est lâchée.

Durant quelques secondes, Terrence reste interdit – sans doute le temps que ma révélation atteigne son cerveau et qu'il comprenne la situation. J'éprouve un soulagement mêlé de peur, grisée par mes propres aveux. Je ne m'étais pas confiée à quelqu'un depuis ma longue discussion avec Basil. À lui, j'avais tout dit, sans filtre.

– Je suis née dans la communauté d'Asclépios, une secte située en Alabama, près de Birmingham. Je n'ai jamais connu autre chose et j'y suis restée pendant seize ans, jusqu'à ce que je m'enfuie.

Terrence s'en assoit sur le petit banc en bois, couvert de coussins en velours ou ornés de passementerie. Il semble ne pas en revenir tandis que je continue sur ma lancée. Hors de question de reculer à présent.

– Nous étions environ deux cents adeptes et nous vivions comme au XIX^e siècle. Il n'y avait pas de voiture, pas de téléphone ou de télévision, pas d'électricité, pas d'eau courante. Nous allions au puits ou à la rivière, nous nous éclairions avec des lampes à pétrole et des bougies. Et puis, il y avait les règles...

Tout me revient. Mes souvenirs s'animent à nouveau, rejouant des scènes que je m'étais évertuée à oublier. C'est tout mon passé qui ressuscite sous les yeux de Terrence, si choqué qu'il ne profère plus un son. Je lui explique les interdictions, la domination écrasante des hommes, les mariages forcés, le châtement d'isolement...

– Si quelqu'un violait les règles, il était envoyé dans une cellule sans porte ni fenêtre et pouvait y rester des jours, voire des semaines. C'était ça, le pire. Ne pas savoir quand ça prendrait fin. Ne pas savoir si c'était le jour ou la nuit. Et l'impression de devenir fou.

– Tu y as déjà été ? s'inquiète Terrence.

– Oui. Deux fois. J'avais trop tendance à répondre aux hommes.

– Mon Dieu !

Il en tombe des nues, l'air horrifié.

– C'est monstrueux, April.

Il n'est pas au bout de ses mauvaises surprises. Sur le banc, il me suit des yeux tandis que je m'agite. Je parle en arpentant le hall de long en large. Je ne peux pas m'arrêter. J'ai besoin de

bouger, de tromper ma nervosité. J'ai retiré mes ballerines, marchant en chaussettes sur les grandes dalles blanches.

– J'ai été mariée à 16 ans à cause de mon insolence. Mon beau-père a estimé qu'il était temps pour moi de rentrer dans le droit chemin. Il était persuadé que j'avais besoin d'un homme autoritaire pour me « dresser ».

Je grimace.

– Ce sont ses mots, précisé-je avec une pointe de dégoût. Ma mère aurait préféré qu'il attende mais elle était comme toutes les autres femmes de la communauté, soumise et obéissante. Et leurs époux ne demandaient jamais leur avis.

– Une société archaïque, murmure Terrence.

– Oui, et sous surveillance permanente. Tous les jours, nous devons faire un rapport complet sur nos activités et nos pensées à notre référent.

Une petite lumière s'allume dans le regard de mon colocataire.

– C'est pour ça que tu ne voulais pas de caméras autour de la maison !

J'acquiesce alors que tous mes comportements doivent s'éclairer pour lui. Car il ne tarde pas à faire un lien entre mon éducation et certaines de mes réactions. Il passe une main sur son visage, affligé.

– Et c'est aussi pour ça que tu ne voulais pas voir de médecin ?

Un petit blanc s'immisce entre nous, le temps que je rassemble mes forces et continue à parler :

– Oui. Nous n'avions pas le droit à la médecine moderne. Nous devons seulement nous soigner avec des remèdes naturels.

– C'est de la folie !

Terrence se relève d'un bond, de plus en plus scandalisé par le fonctionnement de la secte.

– Comment faisiez-vous en cas de maladie grave, de cancer par exemple ?

– Rien, avoué-je. Le malade finissait par en mourir.

– April...

Il semble tellement désolé qu'il ne sait pas quoi dire. Tant mieux. Parce que je n'aurais pas la force de finir mon récit s'il me consolait. J'aurais trop envie de me réfugier dans ses bras et de tout oublier. Or, je veux aller jusqu'au bout. Ensuite, je n'en aurais plus le courage et je risquerais de me fermer comme une huître.

– Je me suis mariée une semaine après mon seizième anniversaire. J'étais assommée pendant la cérémonie et je me suis enfuie pendant que les autres faisaient la fête. Mais je ne m'en souviens plus

très bien. C'est flou.

Comme si ma mémoire avait préféré occulter ces événements. Terrence paraît atterré. Il s'est levé et se tient immobile devant moi. Depuis tout à l'heure, il passe par toutes les couleurs. Je reprends mon souffle, à cours d'oxygène. J'ai parlé d'une traite, pour être certaine d'aller jusqu'au bout.

– Comment as-tu fait une fois dehors ?

– J'ai été renversée par une voiture. C'était la première fois que j'en voyais une ! Et je me suis réveillée à l'hôpital avec une migraine atroce et une jambe fracturée. Mais je crois que cet accident m'a sauvé la vie. Si je n'avais pas été percutée, les adeptes m'auraient sûrement retrouvée et ramenée de force.

J'ai souvent pensé à ce qui s'était passé dans la secte après mon départ. Le père Samuel a sans doute organisé une grande battue pour me récupérer. Aucun fidèle n'a le droit de partir. Heureusement, le conducteur de l'automobile m'a transportée lui-même à l'hôpital, pris de panique. Sans lui, je n'aurais pas couru assez vite, je n'aurais pas été assez rapide pour échapper à des hommes plus grands, plus âgés, plus forts. Le destin était de mon côté.

– C'est dans cet hôpital que j'ai rencontré Basil.

– Mon grand-oncle ?

– Tu en connais beaucoup d'autres ?

Terrence me rend mon sourire.

– Il était là pour consulter l'un des meilleurs kinésithérapeutes du pays. Sa chambre était à côté de la mienne et il s'est trompé de porte. Nous nous sommes tout de suite liés d'amitié. C'est lui qui a payé mes frais médicaux, parce que je n'avais pas un dollar en poche et que je refusais de donner mon nom. J'avais trop peur que le gourou apprenne où je me trouvais.

Je repense à ma terreur d'alors : le ventre noué en permanence, la peur collée à la peau, la surveillance constante de la moindre issue. En ce temps-là, je dormais à peine, toujours sur le qui-vive, toujours prête à décamper.

– J'ai raconté mon histoire à Basil un soir.

– Dire que je t'ai accusée d'être une manipulatrice qui en voulait à son argent... souffle Terrence, accablé.

– Tu ne pouvais pas savoir. C'est ton grand-oncle qui m'a encouragée à parler à la police et qui m'a accompagnée au commissariat. Mais les agents auxquels je me suis confiée étaient corrompus. Le père Samuel les payait pour qu'ils ferment les yeux. Il achetait la tranquillité de la secte, en quelque sorte. Les policiers ont d'ailleurs dû le prévenir de ma visite, mais j'étais déjà loin avec Basil.

Terrence me rejoint, traversant la pièce à pas décidés pour saisir mes mains, les presser entre les siennes, me transmettre un peu de sa force, de son assurance.

– Tu n'es jamais retournée là-bas ?

– Si, une fois. Il y a neuf mois.

– Pardon ?

– Ne fais pas cette tête ! Ton grand-oncle m’avait encouragée à renouer avec ma mère. Sa maladie avait empiré et il avait conscience que ses jours étaient comptés. Il m’a fait comprendre que la famille était la chose la plus importante dans la vie. Alors je suis retournée dans la communauté pour parler à ma mère. Basil avait promis de téléphoner à la police de Floride si je ne revenais pas sous vingt-quatre heures.

– Et que s’est-il passé ?

Terrence est suspendu à mes lèvres. Je crois qu’il redoute le pire.

– J’ai revu ma mère mais elle m’a ordonné de partir sur-le-champ. Elle m’a dit que...

Le dire à voix haute m’arrache le cœur.

– Elle m’a dit que je n’étais plus sa fille et que je ne devais plus jamais venir.

– Je suis désolé, April.

– Et puis, mon beau-père est arrivé et il a donné l’alerte. J’ai juste eu le temps de m’enfuir. Et au moment où je remontais en voiture, Jessica, une fille de la secte, m’a demandé de l’emmener. Elle voulait fuir, elle aussi. Tu la connais peut-être... elle était serveuse au bar de la ville avant de rejoindre sa famille en Arkansas.

– Oui, ça me dit quelque chose.

Cette fois, j’ai tout dit. Je n’ai rien passé sous silence et mon cœur bat la chamade. Je m’agrippe aux mains de Terrence comme si je ne devais plus jamais les lâcher. Je me suis mise à nu devant lui, j’ai osé lui révéler qui j’étais vraiment. Et je ne le regrette pas tandis qu’il me contemple avec inquiétude et... émotion ?

Il se penche alors vers moi et mon poulx accélère lorsque ses lèvres se posent sur les miennes. Pour la première fois, il m’embrasse avec douceur, et je sens que ce baiser va nous emmener beaucoup plus loin.

Collée à Terrence, je savoure la chaleur de ses bras, de son torse contre ma poitrine. Il est là avec moi, solide, réel, fort. Je le caresse à travers sa veste, en froissant les manches, en suivant le dessin de ses muscles. Il ne m’a pas laissé tomber face à mon mari, il m’a protégée avant de trouver une porte de sortie par voie légale. J’ignore ce que j’aurais fait sans lui. Je le vois comme ma bouée de sauvetage.

Il laisse échapper un gémissement lorsque je mordille sa lèvre inférieure, y trouvant le goût d’un fruit – peut-être parce que je n’ai pas mangé depuis des lustres mais je m’en moque. Je n’ai faim que de lui. Rien d’autre ne m’importe tandis que nous titubons dans le vestibule en nous étreignant, nous embrassant. Je suis si fermement agrippée à lui que personne ne pourrait m’en détacher.

Nos bouches s’apprivoisent en un baiser qui n’en finit pas. La douceur de sa langue, la caresse de sa bouche, le cercle de ses bras autour de ma taille – tout contribue à mon abandon. Alanguie, je sens

ses mains dans mon dos : elles me réchauffent de leurs paumes tièdes, remontant ensuite vers mes épaules. Terrence allume une étincelle au creux de mon ventre, une petite lueur qui grandit à chaque seconde.

– April... susurre-t-il dans mon cou.

Ses mots me chatouillent, me donnant des frissons. J'en ronronne contre lui, faisant apparaître un sourire sur son visage.

– Merci de t'être confiée à moi.

Je hoche doucement la tête, sans quitter le cercle magique et protecteur de ses bras. Cette étreinte ressemble au prolongement de notre conversation. Elle n'a aucun point commun avec nos précédents corps-à-corps, où nous finissions par rendre les armes en pleine dispute. Aujourd'hui, c'est différent. C'est plus intense. Je m'abandonne au tourbillon d'émotions en train de m'envahir. Je me sens soulevée de terre...

– Je sais quel courage ça t'a demandé.

Terrence me prend contre lui, m'emportant entre ses bras comme si cela ne lui demandait pas le moindre effort. Il recule et ne me quitte pas des yeux, ouvrant la porte du salon d'un coup de talon.

– Nos chambres ? murmuré-je, un peu étonnée.

Il sourit, une petite flamme au fond des yeux. J'appuie ma tête contre son épaule, m'enivrant de son parfum, de sa peau.

– Nous n'aurons jamais le temps de les atteindre !

J'éclate de rire... d'autant que ses baisers me chatouillent le cou, comme ses cheveux noirs en train de frôler mes mâchoires. Il finit par me poser sur le canapé, le dos appuyé aux coussins. Mais quand il fait mine de se relever, je l'attrape par les pans de sa chemise. Je refuse qu'il parte. Je refuse qu'il s'éloigne. Pas même une seconde. Nos regards se confondent, mêlant mon marron doré à son océan turquoise.

Repoussant sa veste, je fais glisser les manches sur ses bras et la laisse tomber à nos pieds. Puis je m'attaque à sa chemise, mes doigts volant d'un bouton à l'autre pour l'en débarrasser. Je n'ai plus qu'à la repousser pour dévoiler son torse athlétique, légèrement bronzé. Terrence m'aide en l'expédiant à l'autre bout de la pièce, m'arrachant un nouveau rire. Elle était clairement en trop entre nous !

Il est beau. Tellement. Je caresse ses pectoraux, émerveillée par le grain de sa peau, et épouse les lignes tracées par ses séances de sport. Son regard se trouble. Je crois qu'il aime mes mains sur lui. Mes doigts descendent vers sa ceinture, le faisant tressaillir. Car je caresse son sexe à travers son pantalon, découvrant son désir pour moi. Je me sens audacieuse avec lui, même si je manque

d'expérience. Il me donne confiance.

J'ôte la boucle en métal pendant qu'il repousse mes cheveux en arrière, les plaçant derrière mes oreilles. Il caresse mon visage penché, à l'air sans doute très concentré – parce que sa ceinture me résiste. J'en mords la pointe de ma langue.

– Laisse-moi faire, murmure-t-il.

Je suis maladroite mais son regard m'invite à ne pas en être gênée. Au contraire. Lui me contemple avec... tendresse ? Émotion ? J'ignore ce qu'il éprouve. En cet instant, seule son envie de moi ne fait aucun doute, trahie par ses gestes, par sa tension. S'éloignant un peu du canapé, il retire son pantalon et me rejoint.

Son poids sur moi me donne le vertige, comme sa pluie de baisers dans mon cou, dans l'encolure de mon chemisier. Je fais un geste pour m'en débarrasser, me mettre à nu, mais il attrape ma main et l'embrasse.

– Je m'occupe de tout, m'assure-t-il.

Je ne proteste pas, trop secouée par mes aveux, encore sous le choc de notre face-à-face. Terrence m'ôte mon vêtement sans se presser. Il prend tout son temps pour admirer mon soutien-gorge en dentelle blanche et les courbes de mon buste. Je n'ai pas beaucoup de poitrine – un vieux complexe qui me suit depuis des années ! Lui ne semble pas s'en apercevoir. Il redessine mes seins du bout de son index, s'arrêtant aux coutures des balconnets.

– Tu es belle, April.

Je rougis. Jusqu'à la racine des cheveux.

– Je ne sais pas si tu t'en rends compte.

Je dois ressembler à une tomate trop mûre. Il esquisse un sourire en dégrafant ma lingerie, visiblement touché par ma réaction. Je me retrouve à demi-nue devant lui, sans pour autant éprouver de gêne. Plongeant dans mes yeux, il prend l'un de mes seins dans sa paume. Mon cœur s'emballe et il esquisse un sourire – parce qu'il l'a forcément senti. Il ne prononce pourtant pas un mot, continuant à me toucher.

Au fil des secondes, je renverse la tête en arrière. Sa langue sur mon aréole, sa bouche sur mon téton, ses doigts sur ma peau me font perdre mes repères. C'est bon, tellement bon. Ma poitrine se tend sous ses assauts et mon désir grandit de plus en plus. L'étincelle s'est transformée en feu qui irradie dans tout mon corps. Je glisse une main dans ses cheveux lorsqu'il s'aventure vers mon ventre.

Sa langue trace un chemin humide – même si j'ai l'impression d'être brûlante. Je ne réalise pas à quel moment il m'enlève mon jean et mes chaussettes. Seules mes jambes nues, mêlées aux siennes,

m'avertissent que je suis en culotte. Je caresse son dos avec fièvre et m'aventure jusqu'à ses fesses, rondes, musclées, absolument parfaites. Mes paumes s'y attardent, me donnant des papillons au ventre.

– Alors ? s'amuse-t-il. J'ai raison de courir sur ce tapis de course tous les soirs ?

Je hoche vigoureusement la tête.

– Oui... et je t'ordonne de continuer.

Nos rires sont vite supplantés par le bruit de nos baisers, de nos soupirs. Ses doigts se faufilent sous l'élastique de ma culotte... et la font descendre, centimètre par centimètre, comme s'il déballait un cadeau. Mon sourire s'agrandit. Oui, je me sens à l'aise avec lui. Libre d'être moi-même. Libre d'avoir un passé difficile. Mais mon pouffement s'étrangle dans ma gorge quand il effleure mon sexe.

– Tu es magnifique. Crois-moi.

Je le crois.

Parce que c'est lui.

Mon poulx s'affole à mesure qu'il explore mes replis les plus secrets. Je me tends peu à peu, de la tête aux pieds. Mon dos se creuse et je me raccroche à ses épaules. Quand soudain, c'est sa bouche qui s'invite sur mon sexe. Je tressaille sous l'effet de la surprise... si bien qu'il relève la tête, pour s'assurer de mon assentiment. Il me contemple d'un air interrogateur. Et je m'abandonne complètement.

Qu'il fasse ce qu'il veut de moi.

Sa langue s'immisce en moi, dans cette partie si intime de mon anatomie. Il titille mon clitoris, ne cessant d'y revenir avant de l'abandonner. S'aidant en même temps de ses doigts, il déclenche en moi des vagues de plaisir. C'est comme la marée. Elles montent de plus en plus haut, de plus en plus vite... jusqu'au tsunami. L'orgasme me fauche, bloquant mon souffle.

Le vertige.

Un vertige que je n'ai jamais connu.

– Terrence, murmuré-je, sonnée.

Je redescends sur terre avec peine, des étoiles blanches devant les yeux. Ma vision est troublée, mes battements de cœur encore désordonnés. Il me faut un moment pour revenir à moi. Dressé sur un coude, Terrence m'observe avec amusement. Je glisse mes doigts dans ses cheveux, jouant avec ses mèches sombres. Suis-je amoureuse ? Je ne sais pas. Difficile à dire quand on est en proie au plus violent désir. Car il n'y a rien ni personne que je désire autant sur terre que Terrence Knight. Nos

regards se croisent et il semble le décrypter, toujours à l'écoute. Nous nous passons de mots.

Tous les gestes sont fluides, telle une chorégraphie. Tout semble naturel. Quand il se redresse pour prendre un préservatif dans son portefeuille. Quand je lui tends les bras pour qu'il revienne. Quand nos corps se retrouvent, moites, impatients, tendus. Entre nous, c'est une évidence. Mais avant d'entrer en moi, Terrence détaille mon visage comme s'il me voyait pour la première fois.

– Quoi ? m'inquiété-je.

– Rien, sourit Terrence. Rien du tout.

Il prend ma joue au creux de sa paume et j'y appuie mon visage avant d'embrasser le renflement de son pouce.

– Tu es une femme extraordinaire, April.

Ses mots me touchent, profondément. Mais avant que je ne réagisse, il me fait sienne. Son sexe me pénètre, ressuscitant mon plaisir. Je serre les cuisses autour de lui et m'agrippe à ses omoplates pendant qu'il s'enfonce jusqu'à la garde. Il ressort ensuite lentement, très lentement. Il fait durer le plaisir, maîtrisant ses va-et-vient jusqu'à me rendre folle. Un gémissement m'échappe. Mais comme lui, je savoure chaque seconde.

Jusqu'à ce que les corps s'emballent.

Jusqu'à ce que nos peaux prennent feu.

Jusqu'à ce que nous perdions le contrôle.

La jouissance éclate dans mon ventre et se diffuse dans chaque partie de mon être. À son soubresaut, je devine que Terrence m'a rejointe. Il se raidit au-dessus de moi tandis que j'ouvre la bouche pour aspirer l'air. J'ai l'impression d'être en apnée. Je perds tout contact avec la réalité. Il n'y a plus que lui et moi dans l'univers. Lui en moi. Nous. Le reste n'existe pas, n'existe plus.

Je reprends conscience un peu après lui. Terrence pose la tête sur ma poitrine, écoutant les tambourinements de mon cœur. Je caresse ses cheveux. Nous ne disons rien, prolongeant notre communion quelques minutes. Si ça pouvait ne pas finir...

6. La mystérieuse famille Knight

En fin de journée, je tourne en rond dans le salon en attendant Terrence. Après notre étreinte, nous sommes partis chacun de notre côté en balbutiant quelques mots. Dur, dur de reprendre le cours de nos vies après « ça » ! Je n'ai pas cessé d'y penser pendant que je jardinais pour M. Milton – et pourtant, il me suivait comme mon ombre et examinait la moindre tulipe plantée. Comment dois-je me comporter à présent ? Que sommes-nous l'un pour l'autre ?

That is the question.

Je ne vais pas tarder à avoir ma réponse... Les phares de sa voiture éclairent brièvement la façade du manoir. Je le surveille derrière la fenêtre, sans oser lui ouvrir la porte. J'ai toujours peur que mon mari traîne dans les parages et dès mon retour, je m'enferme à double tour. Je me fais aussi raccompagner à ma voiture par mes élèves ou mes clients durant la journée. J'envisage de prendre un garde du corps.

Mr Little, par exemple.

Je me plante sur le seuil du salon au moment où Terrence entre dans le hall, sa serviette en cuir à la main, le front soucieux.

– N'oublie pas le verrou... murmuré-je, comme il s'éloigne pour retirer sa veste.

Terrence sursaute. Il ne m'avait pas vue.

– Désolé.

Comme il s'exécute, je sors de ma cachette en me tordant les mains. Lui ne semble pas gêné. Il me sourit en accrochant son blazer à une patère. J'admire sa capacité à s'adapter à toutes les situations.

Un vrai caméléon.

– Qu'est-ce qu'on est supposés faire, maintenant, pour nous deux ? demandé-je, tout de go.

Je n'hésite jamais à mettre les pieds dans le plat, quitte à le faire rire. Il trouve sans doute mon attaque trop frontale.

– On s'embrasse passionnément ? On se jette des assiettes à la tête ? On fait comme s'il ne s'était rien passé ? continué-je, en recensant toutes les possibilités. On décide de déménager ? Ou de se marier à Vegas ?

– Ou on attend de voir ce qui se passe entre nous... complète Terrence, l'air de plus en plus amusé.

Il retire sa fine écharpe en cachemire bordeaux et la pose sur le banc, parfaitement pliée – on dirait qu'elle est exposée en boutique. Monsieur Maniaque a encore frappé. Un sourire me vient aux lèvres.

– Comme tous les gens normaux, ajoute-t-il avec un clin d'œil. Cela dit, je ne suis pas contre les baisers passionnés...

Je pique un fard sans savoir quoi faire de moi. J'y vais ? J'y vais pas ? Par chance (ou par pitié...), Terrence met fin à mon dilemme.

– J'ai beaucoup pensé à ton futur ex-mari, me déclare-t-il, en retrouvant son sérieux.

– J'adore quand tu l'appelles comme ça. Continue !

Il s'esclaffe en sortant divers papiers de travail de sa serviette – des dossiers à n'en plus finir. Il risque encore de travailler jusqu'au milieu de la nuit.

– Je pense que tu devrais aller porter plainte à la police contre lui.

Je m'immobilise, effrayée.

– Pour... pour quelle raison ? balbutié-je.

Terrence semble tomber des nues.

– Tu te poses vraiment la question ? Pour harcèlement. Agression physique. Menace d'enlèvement. Ce ne sont pas les motifs qui manquent !

Il a raison, bien sûr... seulement, ce n'est pas si simple. J'ai toujours l'impression que les membres de la secte ont tous les droits et qu'ils ne commettent pas vraiment de crimes. C'est plus fort que moi.

– Non, je ne préfère pas.

– Cet homme est dangereux, April. Ce n'est pas à toi que je vais l'apprendre. Et la police pourrait t'aider.

Mon rictus moqueur ne lui échappe pas.

– Tu as perdu confiance en les forces de l'ordre et je le comprends très bien mais il est important de porter plainte, de laisser une trace écrite et officielle...

Je secoue la tête en le laissant approcher de moi. Il paraît décidé à me convaincre et quand Terrence veut quelque chose, il n'est pas du genre à abandonner. Le problème ? Moi non plus !

– La situation n'est pas la même qu'en Alabama, insiste-t-il. Les policiers de Miami ne sont pas payés pour protéger cette secte. Tu devrais aussi leur parler de ton mariage forcé. C'est très important.

– Non.

Il pose les mains sur mes épaules en haussant les sourcils, désarçonné par ma réponse sans appel.

– Non ? répète-t-il. Juste non ?

– Je ne préfère pas recourir à la police. Les flics me font peur... mais c'est surtout que...

Je me mords la lèvre inférieure, embarrassée par mes véritables motivations. Celles que je n'ose pas avouer. Celles qui me taraudent. Je redoute qu'il ne les comprenne pas, même s'il m'encourage à parler d'un regard, insistant. Ses paumes chaudes, toujours sur moi, m'insufflent du courage. Je lui ai déjà confié mes secrets les plus noirs... ce n'est pas le moment de me dégonfler !

– Je ne veux pas créer de problèmes à mon ancienne communauté, dis-je d'une petite voix.

Terrence écarquille les yeux.

– Pourquoi ? Tu veux les protéger ? Après tout ce qu'ils t'ont fait ? À ta place, j'aurais envie de les réduire en miettes...

– Ma mère vit encore là-bas, lui rappelé-je, embarrassée.

Et m'attaquer à la secte, c'est m'en prendre à elle, à l'endroit où elle vit, au lieu où j'ai moi-même grandi. Je ne peux pas. Je n'en suis pas capable. Mes sentiments sont trop ambivalents par rapport à la communauté, me surprenant moi-même. Les liens tissés dans l'enfance sont les plus difficiles à dénouer.

– Mes amies aussi, ajouté-je.

Terrence acquiesce.

– Je comprends, répond-il, la voix douce. Ta situation est très compliquée.

– Pour le moment, je préfère ne rien faire.

– Mais...

Il repousse mes cheveux par-dessus mes épaules et me recoiffe machinalement. Ses gestes sont bienveillants, tendres, et m'apportent un réconfort au-delà des mots.

– Je veux te protéger, April.

– Oh...

Je suis touchée. En plein cœur.

– Tu n'es toujours pas d'accord pour que j'installe des caméras de surveillance autour de la maison ? Ce serait un bon moyen de savoir si Zackary rôde près du manoir...

– Non. Pas de surveillance vingt-quatre heures sur vingt-quatre, souris-je. C'est trop malsain. Je t'assure.

Et j'en sais quelque chose...

Terrence pousse un soupir, pris de court, à la recherche d'une autre solution. Je le vois à son expression agitée, à ses yeux en mouvements. J'attrape ses mains pour les serrer, le forcer à me regarder en face.

– Je n'ai besoin que de toi pour me protéger. Je me sens en sécurité quand tu es là, dans cette maison. Je me dis que rien ne peut m'arriver tant que tu veilles sur moi.

Son regard se trouble.

– April...

À son tour de sembler bouleversé. Et sans réfléchir, je l'embrasse sur la bouche, en un baiser fugace. Je n'ose pas le prolonger... au contraire de Terrence, qui m'attrape par la taille, m'empêchant de reculer. Nos bouches se rejoignent. Nos corps aussi. Peu à peu, nos gestes deviennent plus audacieux, plus impudiques, et très vite, nous nous retrouvons dans sa chambre à coucher...

Après une nuit magique et une longue journée de boulot, je me retrouve dans l'ascenseur, en route pour le dernier étage de la tour *Knight INC*. Terrence m'a demandé de le rejoindre sur son lieu de travail en fin de journée. Et je suis pressée comme un citron entre des hommes en costume noir et des femmes en tailleur sombre. Ils me donnent un peu l'impression d'avoir avalé un clown dans ma robe multicolore. Aucun ne converse avec son voisin, le portable scotché à l'oreille. Heureusement, la cabine se vide au fil de la montée... et je me retrouve seule.

Lorsque la porte coulisse, je sors la tête haute devant les deux vigiles qui m'avaient poursuivie la dernière fois. Je ne suis pas revenue dans cet immeuble depuis mon « coup de sang ». À mon cou se balance le badge plastifié des visiteurs, remis par la standardiste à l'accueil. Les deux hommes me reconnaissent et s'apprêtent à m'interpeller... lorsqu'ils remarquent le sésame magique !

Sauvée.

Terrence m'a invitée à dîner au restaurant. S'agit-il d'une sortie en couple ? D'un premier rendez-vous officiel ? Ou simplement d'un moment entre amis ? Je « psychote » à fond. Des questions plein la tête, je rejoins la salle d'attente située entre le bureau de Terrence et la salle de conférences. On n'entend pas un bruit en dehors de doigts sur les claviers d'ordinateur et d'une sonnerie de téléphone. L'ambiance est studieuse.

Pour m'occuper, j'inspecte les magazines à disposition sur la table basse. Uniquement des revues financières chiantes comme la pluie. Soupir. Je commence à me tourner les pouces lorsque j'aperçois une silhouette dans le couloir. Un homme entre dans la pièce d'en face. Je le vois par la porte grande ouverte et fronce les sourcils. Mais c'est Dwight !

Je n'ose pas aller le saluer après la petite histoire entre nous – ou plutôt, la non-histoire. J'avais oublié que sa société de courtage en assurances s'apprêtait à fusionner avec celle de Terrence. Je me ratatine sur mon fauteuil en priant pour qu'il ne me voie pas.

Gêne puissance 3 000.

Dwight ouvre des tiroirs métalliques. On dirait qu'il cherche un dossier précis. Faisant défiler des papiers, il finit par sortir une chemise en carton très épaisse. Il la feuillette longuement, à côté de la photocopieuse. Je crois qu'il se trouve dans la salle d'archives de la société.

Terrence sort alors de son bureau en enfilant sa veste. Il porte son oreillette, encore en communication avec un client. Je bondis de mon siège pour le rejoindre – malgré le risque de croiser son cousin. En m'apercevant, un sourire illumine son visage, même s'il continue à s'exprimer en mandarin.

Dwight aussi vient d'apercevoir le maître des lieux. Il lui jette un long regard, l'expression indéchiffrable. Pourtant, il me met mal à l'aise. Ce n'est quand même pas à cause de moi ? A-t-il compris que j'avais refusé de sortir avec lui parce que j'étais intéressée par Terrence ? Il s'approche de nous, la figure avenante. Terrence, lui, raccroche enfin.

– Tiens ! s'étonne-t-il. Qu'est-ce que tu fais là ?

Les deux cousins se serrent la main, cordiaux.

– Je cherche le dossier de la banque Ward.

– Ah, il ne se trouve pas aux archives. Mon assistant l'a pris en otage. Tu peux aller le lui demander.

– Je n'y manquerai pas, sourit Dwight.

Il me serre aussi la main tandis que Terrence entoure mes épaules d'un bras. Mon colocataire veille néanmoins à ne pas multiplier les gestes trop intimes, sans doute par égard par Dwight. Lui non plus n'a pas oublié notre fameuse sortie à quatre... Je souris avec embarras.

– Vous allez au restaurant ? nous interroge Dwight.

Il ne semble pas en colère ou jaloux – d'ailleurs, il n'y a aucune raison. Il ne s'est rien passé entre nous au final.

– Vous devriez aller à l'Oasis si vous aimez la cuisine du Moyen Orient. J'y ai mangé l'autre soir, c'était excellent.

Son amabilité me rassure et nous nous quittons au milieu du couloir. Mais je ne peux m'empêcher de le suivre des yeux. Comme si quelque chose avait sonné faux entre nous.

– Terrence ? Terrence Knight ?

Mon colocataire et moi nous retournons en même temps au seuil des vestiaires. Nous nous apprêtons à quitter les lieux après notre dîner en tête à tête dans un minuscule restaurant – à peine dix couverts dans la salle et obligation de connaître le patron pour entrer. J’ai adoré cette atmosphère intimiste, charmée par les plats et la gentillesse du personnel. Un endroit pour initiés, où Terrence semble se rendre fréquemment. Le chef est même sorti des cuisines pour le saluer !

– C’est la première fois qu’il nous ramène quelqu’un, a fait remarquer le cuisinier avec un léger accent italien.

– Je viens seul d’habitude, a confirmé l’intéressé.

Je me suis sentie touchée qu’il partage avec moi l’un de ses secrets. Puis en me retournant, j’ai vu l’homme à la moustache grise s’agiter dans mon dos et me montrer du doigt en articulant « Magnifique ! ». J’ai rougi comme une pivoine alors que Terrence éclatait de rire, amusé.

À présent, un inconnu en costume gris nous barre la route. Un grand blond à la mâchoire carrée et aux yeux perçants. Le visage de Terrence s’éclaire.

– Stephen Barnes !

Les deux hommes se donnent une franche poignée de main, avec une joie visible.

– Qu’est-ce que tu deviens ?

– Toi, je ne te pose pas la question ! Je viens de passer devant l’immeuble à ton nom.

– Oui, je l’ai nommé en toute modestie...

Stephen éclate de rire.

– Tu n’as pas changé !

Terrence en profite pour se tourner vers moi et saisit ma main avec douceur, sans me laisser à l’écart de la conversation.

– Je te présente une amie, April Moore.

– Enchanté de vous rencontrer.

– Moi aussi.

– Vous travaillez ensemble tous les deux ?

À mon tour de rire tandis qu’il me serre la main avec force – en gros, il manque de me briser deux phalanges. Ce type a une sacrée poigne ! Et de l’autorité à revendre à en croire sa voix de baryton.

– Pas du tout ! Je crois que je mourrais d’ennui dans ses bureaux...

– Dis tout de suite que mon travail est soporifique, s’amuse Terrence, le sourire aux lèvres.

Je fais mine de fermer ma bouche avec une clé tandis que les deux hommes s'esclaffent avant de s'échanger des nouvelles.

– Je travaille maintenant pour le gouvernement, explique Stephen. Je bosse à Washington, désormais.

– Agent du FBI ?

– Non, du GAO !

Je fronce les sourcils. Le GAO ? Jamais entendu parler de ma vie, au contraire de Terrence, qui renchérit. Stephen me sourit en voyant mon air perdu.

– Gouvernement Accountability Office. Je suis chargé de surveiller les comptes des grandes sociétés et des gouvernements.

– Au cas où il y aurait une fraude ? demandé-je, impressionnée.

– Entre autres. Nous faisons aussi des rapports et des enquêtes sur les dépenses publiques ou gouvernementales...

Les deux hommes échangent leurs cartes de visite en se promettant un déjeuner dans les jours à venir, puis Terrence m'aide à enfiler ma veste. Il en lisse les manches avec attention pour en chasser un grain de poussière.

Imaginaire, je précise.

C'est moi qui l'entraîne dehors pour une petite balade. Je n'ai pas envie de rentrer au manoir. Je voudrais profiter de ce moment, à marcher à son bras dans les rues de Miami, sous un ciel chargé d'étoiles. Nous arpentons les trottoirs au milieu des noctambules. Cette ville bruyante ne dort jamais, faisant la part belle aux fêtes, aux clubs et à la jeunesse dorée lorsque les bureaux ferment.

Terrence m'entraîne dans un quartier plus tranquille, où se succèdent les vitrines des magasins de luxe, clos depuis longtemps. Il est presque vingt-trois heures. Pourtant, une petite lumière brille à l'arrière d'une des boutiques et j'aperçois une femme penchée au-dessus d'un instrument. Une loupe, peut-être ? Mon colocataire sourit en s'arrêtant sous la devanture. Et à ma surprise, il toque du poing à la vitre.

– Que fais-tu ? Elle n'est pas ouverte !

La jeune femme se tourne vers nous... et pousse un petit cri étonné en venant directement nous ouvrir la porte. Je ne reconnais qu'à cet instant la sœur de Terrence, rencontrée lors de l'enterrement de Basil. Elle est toujours aussi belle, aussi élégante dans une jupe plissée gris perle, coupée au-dessus du genou. Seul son chignon, autour duquel frisent quelques cheveux blonds, trahit sa fatigue.

– Vous travaillez encore ? m'étonné-je. C'est une maladie de famille !

Ils en rient tous les deux et se saluent sans effusion – pas d'étreinte, pas de baiser sur la joue. Ils paraissent heureux mais pas vraiment accro aux grandes démonstrations. Je me retiens de prendre

Amber dans mes bras et me contente d'une bise... qui la pousse à se raidir. J'ai toujours été expansive, ascendant affectueuse.

- Ravie de vous revoir, April, s'amuse-t-elle, en retapant sa coiffure.
- Moi aussi !

Elle interroge son frère du regard. Bien sûr, elle sait que nous vivons sous le même toit depuis plusieurs semaines, liés l'un à l'autre par le testament de Basil, mais elle ne s'imaginait visiblement pas que nous sortions ensemble le soir ! Terrence ne répond pas, n'explique rien, et dévie la conversation.

- Beaucoup de clients, aujourd'hui ?

Pourquoi ne parle-t-il pas de notre relation ? J'imagine qu'il est un peu trop tôt... d'ailleurs, j'ignore s'il s'agit d'une relation.

- Un seul mais il a failli m'acheter toutes mes collections.

J'admire les vitrines, garnies de bijoux incroyables. Une broche en émeraude, en forme de trèfle à quatre feuilles, attire mon attention. Puis je remarque un pendentif constitué d'améthyste, pierre de lune et diamants. Je m'enquiers du prix et frôle l'arrêt cardiaque. OK. Je l'achèterai quand j'aurai gagné au loto.

J'ignorais qu'Amber était joaillière et qu'elle créait ses propres pièces – avec un talent inouï ! Je l'aurais plus volontiers imaginée avocate, à l'instar de Lauren, ou femme d'affaires.

- C'est magnifique, murmuré-je, épatée par son sens du détail. Vous êtes une véritable orfèvre !
- Merci. Vous aimez ce collier ? Je suis en train de créer une pièce assez semblable dans mon atelier. Vous voulez la voir ?

Ça ne se refuse pas.

Je la suis dans une petite salle à demi plongée dans la pénombre, où seule la table de travail est éclairée. De nombreux instruments me sont inconnus. Je me penche par-dessus son épaule pour examiner son dernier chef-d'œuvre à l'aide d'une grosse loupe. Je suis souflée par la beauté des pierres et la pureté de leur robe, comme par les délicates torsades qu'elle a modelées dans l'or pour dessiner un croissant de lune.

- Waouh !

Je relève la tête, impressionnée.

- Vous savez que je crée des bijoux, moi aussi ? déclaré-je avec enthousiasme. Oh ! Ils sont moins jolis que les vôtres mais je peux vous les montrer, si ça vous intéresse.

Terrence sourit, un peu en retrait. Je crois que ma spontanéité l’amuse. Je m’empresse de sortir plusieurs petits bracelets de mon sac à main – ceux que je n’ai pas vendus sur le marché. Il s’agit de porte-bonheur, avec une vieille pièce de monnaie perforée, une main de Fatma et divers symboles pour attirer la chance.

- Ils sont très originaux. Vous êtes douée, April.
- Vous pouvez en garder un, si vous voulez.
- Vous êtes sûre ?
- Oui, ça me fait plaisir !

L’air ravi, elle les examine avant d’opter pour un bracelet que je lui accroche au poignet.

- Je l’adore ! s’exclame-t-elle, en observant son cadeau.

Elle me remercie chaleureusement au moment où Terrence l’interpelle.

- Tu ne devrais pas travailler aussi tard sans protection. Je te l’ai déjà dit. N’importe qui pourrait briser la vitre et te dévaliser.
- J’ai fait installer des caméras...
- Parce que j’ai insisté, lui rappelle-t-il. Veux-tu que j’appelle un serrurier pour qu’il pose une porte blindée à ton atelier ? Ce serait le minimum.

Je souris en l’écoutant prendre les choses en main et s’assurer de la sécurité de ceux qu’il aime. Je pensais qu’il était psychorigide lors de notre rencontre... mais je me rends compte qu’il veille seulement sur ses proches, refusant qu’il leur arrive malheur. Son investissement me touche.

La conversation dérive ensuite sur la famille, me faisant dresser les oreilles. Vais-je enfin en apprendre davantage sur le passé de Terrence ? Parce que si nous nous sommes rapprochés, je ne sais toujours rien.

- Papa m’a téléphoné...
- Ça m’aurait étonné, ironise Terrence, en jouant avec une pointe de diamantaire pour s’occuper les mains.
- Il m’a parlé de votre dispute...
- Et il t’a demandé de plaider sa cause auprès de son grand méchant fils ?
- Ne le prends pas comme ça... soupire-t-elle.

Je me garde bien d’intervenir, la curiosité en éveil.

- Cette histoire ne te regarde pas, Amber. C’est entre lui et moi, ajoute Terrence sèchement.
- Sauf qu’elle préoccupe aussi beaucoup maman et crée des tensions dans toute la famille.
- Si je comprends bien, c’est ma faute s’il y a des problèmes entre nous ? Ah, ça ! Il est toujours aussi fort pour faire porter le chapeau aux autres.
- Terrence, tu es un adulte maintenant. Tu ne pourrais pas lui pardonner ?

Pas de réponse. Elle insiste, posant une main sur son bras. Ils se trouvent devant le comptoir en bois où s'alignent des pierres semi-précieuses encore brutes. Je remarque aussi un gros coffre-fort encastré dans le mur. C'est sans doute là qu'elle range ses bijoux les plus rares et les plus onéreux.

– Je sais bien que tu en as bavé quand tu étais petit.

– C'est le moins qu'on puisse dire.

– Ta scolarité a été épouvantable, je ne le nie pas.

– Tu ne sais pas ce que ça fait d'être le garçon qu'on montre toujours du doigt. Celui qui est obligé de se battre à chaque récréation pour se défendre. Toi, tu ne te souviens pas de cette époque. Tu avais dix ans de plus, tu étais déjà à l'université.

– Je sais...

Elle tente de se montrer apaisante mais Terrence plonge dans ses yeux, la regardant bien en face.

– Non, tu n'en as aucune idée. Parce que les problèmes ne s'arrêtaient pas à la porte de l'école. Quand je rentrais à la maison, je découvrais tout le temps maman en pleurs. Il y avait des mois où nous vivions seulement grâce à l'argent de mes petits boulots, parce que tout le salaire de maman était absorbé dans ses dettes ! Heureusement, je cumulais trois emplois. Ça permettait de remplir le frigo !

Son aînée se mord la lèvre, ne sachant pas quoi répondre. Elle détourne la tête, sûrement embarrassée. Et Terrence m'adresse un signe de la main pour m'inviter à partir. Je prends son bras et j'ai à peine le temps de saluer Amber que nous sommes déjà à l'air libre, marchant en direction de sa voiture.

Trois petits boulots ? Des dettes ? Madame Knight en larmes ?

Qu'a-t-il pu se passer dans la famille Knight ?

7. Haute surveillance

Le téléphone coincé entre l'épaule et l'oreille, je balaie la cuisine sans entrain avant de retourner au travail. Je suis allé promener Mr Little au péril de ma vie et je m'apprête à donner un cours de yoga à mes petites grands-mères. La semaine a repris son cours depuis notre sortie à Miami et Terrence n'a pas une seule fois évoqué sa conversation avec sa sœur.

– Il doit estimer que ça ne me regarde pas...

Je hausse les épaules en m'emparant de la balayette pour chasser les miettes sous la table. À l'autre bout du fil, Lauren semble dubitative. Elle laisse un petit blanc. Au début, je n'osais pas lui parler de Terrence et de notre récent rapprochement... jusqu'à ce qu'elle m'y encourage. Après tout, nous sommes meilleures amies !

– Ce qui est bizarre, c'est que je lui ai raconté mon passé. Il sait tout de moi. Ça aurait dû le pousser à se confier aussi, non ?

– Et il n'a pas parlé à sa sœur de ce qui se passait entre vous ?

Je lui confirme d'un grommellement, complètement perdue. La psychologie de Terrence me dépasse.

– Il cloisonne peut-être tous les aspects de sa vie ? propose Lauren, pensive.

– Ça lui ressemble bien...

Je retire ce que j'ai dit : il est psychorigide.

– Et il veut sûrement protéger son intimité. Vous en êtes au tout début de votre histoire. Il est encore un peu tôt pour en parler à la famille.

– Tu as raison.

Je vide la pèle au-dessus de la poubelle et range mes livres de cuisine, disséminés un peu partout dans la pièce. Je comprends mieux la grimace de Terrence pendant qu'il faisait la vaisselle du petit déjeuner, au milieu de mon bazar. J'esquisse un sourire... et me retourne pour la dixième fois vers la fenêtre.

C'est bizarre. J'ai l'impression de... d'être observée. Pourtant, il n'y a personne en embuscade derrière les buissons. Je soupire, cherchant à reprendre mes esprits. Je suis juste nerveuse à l'idée que Zackary rôde dans les parages. C'est tout. Inutile de sombrer dans la paranoïa. Je reprends mon ménage en écoutant les dernières aventures de mon amie à son cabinet juridique.

– Cette garce m'a piqué mon dossier !

– Tu veux que je m'occupe d'elle ? proposé-je, solidaire.

- Tu vas l’attendre à la sortie du travail ? rit Lauren.
- J’en suis capable.
- Oh, mais je sais !

Lauren pouffe à nouveau lorsque je perçois un bruit étrange derrière la porte d’entrée. J’aperçois alors une ombre se profiler sous le jour. J’en reste pétrifiée. Il y a quelqu’un. Il y a quelqu’un devant le manoir. Quelqu’un qui ne sonne pas, qui ne se manifeste pas, qui reste sur le paillason. Mon cœur bat à toute vitesse.

- Lauren... chuchoté-je.

Elle détecte tout de suite la peur dans ma voix.

- Que se passe-t-il ?
- Je crois que... qu’on me surveille.

Dire qu’une simple cloison me sépare peut-être de mon mari ! J’en ai des sueurs froides. Malgré mon angoisse, je m’approche de la porte à pas de loup et vérifie discrètement qu’elle est fermée, inspectant la serrure, les deux verrous et la chaîne de sécurité. Elle est très résistante. Je tente de me rassurer en m’éloignant à reculons.

- Reste en ligne, s’il te plaît, chuchoté-je, la peur au ventre.
- Comme si j’allais raccrocher ! Tu veux que j’appelle la police ?
- Non, non... ce n’est sans doute rien.

Je ne suis même pas certaine d’avoir vraiment vu une ombre sous la porte. Dans la panique, mes sens peuvent me tromper.

- Je vais vérifier toutes les issues.
- Oui, m’encourage Lauren. Je suis avec toi.

Rassérénée par sa voix, je m’assure qu’aucune fenêtre n’est restée ouverte. J’arpente le rez-de-chaussée du manoir en silence, contrôlant jusqu’aux pièces où nous n’allons jamais – le fumoir, la salle de réception, la salle de bal... Dans celle-ci, je contemple avec appréhension la grande baie vitrée. Elle ne serait pas difficile à briser. Si j’étais un cinglé échappé d’une secte, c’est par là que j’entrerais. J’aurais dû fermer les volets.

À la place, je verrouille la porte de la salle et pousse un buffet devant, même si les pieds raclent le plancher en faisant beaucoup trop de bruit à mon goût.

- Ça va ? s’affole ma meilleure amie.
- Oui, oui, je me barricade.

Je veille à n’approcher aucune fenêtre, à ne pas me montrer. Et je finis par me trouver ridicule.

- Tout est fermé, annoncé-je à Lauren en montant les escaliers. Je crois qu’il n’y a personne.
- On n’est jamais trop prudente !
- Je me sens un peu bête.
- Tu rigoles ? À ta place, je ne me déplacerais pas sans dix gardes du corps !

Je raccroche deux minutes plus tard, un peu remise de mes émotions. Mon malaise peine pourtant à décroître tandis que je sors l’aspirateur du placard, prête à nettoyer la moquette des chambres. J’ai tout le temps l’impression d’avoir des yeux posés sur moi, rivés à mon dos. Dans un frisson, je traîne mon appareil, en passant devant l’œil-de-bœuf du palier. Celui-ci offre une vue plongeante sur un côté de la maison et le potager. Ma partie préférée du jardin ! J’y passe deux heures tous les week-ends et couve mes dernières plantations d’un œil maternel. C’est alors que je la vois.

L’ombre.

L’ombre dissimulée derrière le cyprès.

Enfin, je crois. Tout est allé si vite... à peine un centième de seconde ! Je reste plantée devant la vitre, à fixer le tronc et les feuilles en train de s’agiter au vent. Une brise souffle sur la pelouse, couchant les herbes folles et faisant danser le mobile que j’ai installé devant la véranda. Je me force à rester droite, à relever le menton, à ne pas courir me claquemurer dans ma chambre – même si j’en meurs d’envie.

– Non, décrété-je.

Non, je ne laisserai pas la peur gagner. Je ne laisserai pas Zackary avoir cette emprise sur moi et sur ma vie. Je refuse de passer mon temps à sursauter au moindre bruit suspect, au moindre claquement de porte. Je refuse de trembler dès que je mets un pied dehors. Je ne veux pas vivre avec l’estomac noué et la trouille constante d’être agressée. Car c’est exactement ce qu’il recherche.

Je fais un petit exercice de respiration pendant cinq minutes. Je ne me laisserai pas faire. Quand soudain, les lattes du plancher se mettent à craquer. Quelqu’un marche au rez-de-chaussée. J’entends clairement des pas dans le couloir. Comment est-ce possible ? Je me souviens brusquement que les toilettes ont aussi une issue... une petite fenêtre que je n’ai pas vérifiée.

Je fais un pas en arrière, cramponnée au manche de mon aspirateur. Une silhouette apparaît alors aux pieds des escaliers.

– Je t’avais dit que je reviendrais !

Zackary se tient devant moi, me barrant la fuite. Coincée à l’étage, je n’ai aucun moyen de rejoindre le vestibule et de m’échapper. Un sourire crâne aux lèvres, il me contemple de bas en haut, me donnant la sensation d’être... un objet. Une poupée à sa disposition, bien que récalcitrante. Envahie par le dégoût, j’essaie de ne pas paniquer. Je dois garder mon calme.

Respire, April, respire.

Si je reste calme, la situation ne s'envenimera peut-être pas. Je suis sous le toit de Basil, pas dans la secte. Je ne suis plus à la merci des sages de la communauté. Je suis une citoyenne ordinaire que la police peut protéger. Je me répète les mêmes phrases, agrippée à mon aspirateur.

Si seulement c'était un sabre laser !

Zackary s'avance les mains dans les poches, en toute impunité. Malgré les menaces de Terrence, il n'a pas hésité à revenir – même s'il a attendu qu'il soit absent pour entrer. Mon mari se croit meilleur que lui. Tous les membres de la communauté sont censés être supérieurs aux gens de l'extérieur, qui seront damnés à la fin des temps. C'est cette certitude qu'on nous a martelée, nous promettant l'enfer si nous quitions la propriété.

– Sors d'ici tout de suite !

Je ne crie pas. Je m'exprime d'une voix posée et ferme – et j'espère juste qu'il ne remarque pas le tremblement de mes mains. Raison de plus pour ne pas lâcher mon aspirateur. C'est idiot mais je m'en sers comme d'un bouclier. Cela me donne l'impression d'être moins vulnérable.

– April, April...

Il fait claquer sa langue contre son palais.

– Est-ce que c'est une manière d'accueillir son mari ?

Il pose un pied sur la première marche. Je dois à tout prix le retenir en bas, pour qu'il ne s'approche pas davantage.

– Je suis allé voir un avocat et j'ai demandé le divorce, déclaré-je, abrupte. Tu ne seras bientôt plus personne pour moi. Nous n'aurons plus aucun lien !

Zackary se fige et je prends la mesure de mon erreur. On dirait qu'il va se jeter sur moi pour m'étrangler. Une lueur de haine embrase son regard. Il s'empare alors d'un vase en porcelaine chinois et le balance contre le mur. L'objet éclate en mille morceaux, vite rejoint par un autre vase, celui-là rempli de fleurs. Les roses s'éparpillent par terre et je vois l'eau couler le long du papier peint.

Tout y passe. Les bibelots. Les cadres. Même la chaise en velours, installée dans le petit renfoncement au pied des escaliers – le coin secret où Basil aimait lire. Que dirait-il en voyant ce fou détruire sa maison ? Une horrible culpabilité me submerge. Mon mari, lui, libère sa colère noire. Il semble dans un tel état de fureur que je n'ose pas l'interrompre. Je crois qu'il pourrait me tuer.

– De quel droit tu as fait ça ? Sale petite traînée ! Tu es à moi ! À moi ! Personne ne peut briser le lien sacré de notre mariage en dehors de Dieu ! Tu entends ? Ce ne sont pas ces pourritures d'avocat

qui vont me dire si tu es ma femme ou non !

Il se déchaîne, ravageant le palier jusqu'à perdre haleine. Sa poitrine se soulève bruyamment sous son pull bleu marine. Avec son jean, ses cheveux châtain un peu trop longs et sa barbe de trois jours, il pourrait ressembler à n'importe quel type de 35 ans... sans cette lueur de folie au fond des yeux. Il me terrorise.

– Tu te prends pour qui ? Tu crois que tu peux te débarrasser de moi comme ça ? Tu n'as aucune idée de ce dont je suis capable...

Et je n'ai aucune envie de le savoir...

Il pose son sac à dos par terre et l'ouvre rageusement. Je suis chacun de ses gestes, en apnée. Je n'ose même plus respirer. J'ai trop peur qu'il sorte une arme et la braque sur moi. Que ferais-je dans ce cas ? Je suis presque rassurée lorsqu'il brandit des photos. Ce n'est que du papier...

– Regarde-les ! Regarde-les bien !

Je me penche en haut des escaliers et perds toutes mes couleurs.

– Qu'est-ce que tu fais avec des photos de Lauren et Terrence ? murmuré-je, inquiète.

Parce qu'avec lui, je m'attends à tout. Surtout au pire.

– Je les ai prises moi-même. J'ai même suivi ton petit chéri dans la rue à son insu !

– Pourquoi ?

Il éclate d'un rire odieux.

– Pour te montrer que je pouvais l'atteindre n'importe quand, n'importe où. Vous êtes à ma merci, tous les deux. Il suffirait que je sorte mon couteau et que je le poignarde dans la foule, ni vu ni connu.

– Non !

C'est le cri du cœur.

– Je savais que ça te donnerait à réfléchir, se moque-t-il, en agitant ses photos avec fureur. Tu es une belle salope !

– Tu l'as suivi depuis la maison ? veux-je savoir, en tentant d'imaginer la scène.

– Tu crois que j'en ai eu besoin ? Nous savons déjà tout sur lui ! Nous savons où il travaille, ce qu'il lit, ce qu'il mange... tout !

– « Nous » ?

J'en bredouille, de plus en plus épouvantée par la tournure de notre conversation.

– Le conseil des sages, le père Samuel, moi, développe Zackary. Tu penses vraiment qu'on ne s'est pas renseignés sur toi et sur tous les dépravés qui gravitent dans ton cercle ?

Je suis prise de vertige à l'idée que le gourou et ses sbires ont enquêté sur mon compte, espionné mes proches et décortiqué ma vie. Ils ont violé mon intimité, poursuivant leur harcèlement malgré mon départ. Comment ont-ils réussi à se procurer ces informations ? Mon mari me suit peut-être depuis des semaines, sans que je m'en rende compte...

– Tu ferais mieux de venir gentiment avec moi et de revenir dans la communauté si tu ne veux pas que je mette mes menaces à exécution.

J'ai l'impression d'avoir reçu un coup dans le plexus solaire. Je suis souflée.

– Tu n'oserais pas !

– Ah oui ? Regarde-moi dans les yeux et répète-le !

Bien sûr qu'il oserait. Sans une hésitation. Son regard dément me le confirme. Je recule jusqu'au secrétaire ancien, installé sur le palier de l'étage. C'est en cognant mes hanches au meuble et en m'y appuyant d'une main... que je sens le combiné du téléphone sous mes doigts. C'est là que j'ai lancé mon portable, tout à l'heure. Je m'en empare discrètement, le bras tordu dans le dos.

– Tu sais que tout le monde t'attend à la communauté ? Le père Samuel aimerait beaucoup te revoir, les sages aussi.

Je compose du pouce un numéro, sans rien répondre.

– Ta mère aussi est impatiente que tu nous rejoignes. Tu te rends compte que tu as abandonné ta propre famille ? Comment est-ce que tu as pu faire un truc pareil ? C'est dégueulasse ! Alors tu vas me suivre tout de suite.

Il se tait une minute.

– De gré ou de force.

C'est alors que je brandis mon téléphone sur haut-parleur.

– Police, j'écoute ?

– Je me trouve au manoir de Basil Knight, à Riverspring, sur la route 33, réponds-je, en articulant bien.

– Que vous arrive-t-il ?

En désespoir de cause, je me suis tournée vers la police. Même si je n'aime pas les forces de l'ordre. Car si ses représentants me font peur, ils m'effraient toujours moins que mon mari. Et ne sont-ils pas les seuls à pouvoir m'aider ? Parce que je suis seule, à sa merci, plus vulnérable que jamais. Qui aurais-je pu appeler d'autre dans l'urgence ? La figure de Zackary se décompose.

– Ils seront là dans moins de cinq minutes ! le préviens-je, en agitant mon téléphone comme une arme.

Il recule d'un pas, les lèvres pincées par la fureur face à ce retournement de situation. Comme tous les membres de la secte, il redoute la police par-dessus tout. Je ne l'ai compris que très tard, en réalisant combien ces hommes étaient dangereux et se pensaient au-dessus des lois. Il ne faudrait donc pas que la police mette le nez dans leurs affaires – du moins, une police non corrompue.

Zackary ne me tourne pas le dos en gagnant le vestibule. Il me contemple avec une telle fureur que ma frayeur augmente. Je le suis néanmoins de loin, mon portable à la main.

– Mademoiselle, vous êtes encore en ligne ?

Mon mari percute la porte et tâtonne, à la recherche de la poignée. Il tourne la clé dans la serrure et ôte le verrou. Et sur un dernier regard haineux, il sort. Je me jette sur le battant et referme tous les verrous avant de courir aux toilettes, pour cadenasser cette maudite fenêtre !

– Je me suis trompée, excusez-moi, dis-je à la police, la voix faible. J'ai cru qu'il y avait quelqu'un chez moi mais... c'était une amie. Désolée.

Je raccroche sans écouter la réponse et glisse le long du mur. Je suis vidée de mes forces. Recroquevillée sur le plancher, je cache ma figure dans mes genoux, rassemblés contre ma poitrine. Je ne bouge plus durant un long moment. Des souvenirs remontent à la surface, me ramenant neuf mois en arrière.

A... April ?!

Ma mère semble sidérée, les yeux écarquillés, la bouche ouverte, le visage livide. L'assiette qu'elle essuyait lui échappe des mains et se brise sur le sol. Elle reste foudroyée, au milieu des débris. À croire qu'elle vient de voir un fantôme ! Mais n'est-ce pas ce que je suis ? Une revenante ?

– Bonjour, maman.

Je me tiens sur le seuil de la cuisine et la dévore du regard. Cela fait trois ans et demi que je ne l'ai pas revue. Trois ans et demi que je me suis enfuie de la communauté. Trois ans et demi que je n'ai plus aucune nouvelle d'elle, aucun contact. J'écrase une main sur ma bouche. Il y a tant de choses que je voudrais lui dire... mais je ne trouve pas les mots. Je ne sais pas par où commencer.

– Maman, répété-je.

Tout semble irréel. J'ai tant de fois imaginé cette scène, allongée dans mon lit, dans mon petit appartement au-dessus du café. Mais la réalité est cent fois plus forte, plus intense. Je me retiens de courir dans ses bras, de l'embrasser. Parce qu'elle m'a manqué. Parce que je l'aime encore. Parce que nous sommes toujours mère et fille.

Séparées par une table basse, nous échangeons un long regard et durant une fraction de seconde, je jurerais qu'elle est heureuse – aussi heureuse que moi. Puis, son expression change et elle pince les lèvres, les sourcils froncés, les poings serrés.

– Qu'est-ce que tu fais ici ?

Elle est sissèche, si hostile, que je recule.

- Je...

Je me racle la gorge.

- Je suis venue pour toi, maman.

J'ai roulé pendant plusieurs heures jusqu'en Alabama malgré mon ventre tordu par la peur. Encouragée par Basil, j'ai décidé de renouer avec ma seule famille. Sans doute n'en aurais-je pas eu le cran si sa maladie et son discours ne m'avaient pas ouvert les yeux. Ma mère me manque. Et surtout, je ne peux plus supporter de la savoir dans cette secte, condamnée à y vivre pour le reste de ses jours alors que je suis libre.

Je veux l'emmener, la ramener dans le monde moderne - un univers dans lequel elle est née. Entrée dans la communauté à 15 ans, lorsqu'elle était enceinte de moi, elle connaît la télévision, les voitures, l'eau courante... J'aurais aimé qu'elle m'en parle. Mais enfant, je ne me suis risquée qu'une seule fois à lui poser des questions sur « l'autre monde », au-delà de notre territoire.

Elle a refusé de répondre avant de me punir sévèrement parce que j'insistais. Son passé n'existait plus et elle aurait voulu que personne ne le lui rappelle. Comme s'il s'agissait d'une tare ou d'une honte. Mais le monde normal doit forcément lui manquer ! Après y avoir goûté, je ne comprendrais pas qu'il en soit autrement. Plus jamais je ne pourrai revenir en arrière.

- Tu t'es enfuie, April... enfuie ! Tu te rends compte de ce que ça implique ? lâche-t-elle, furieuse.

Elle n'élève pourtant pas la voix, se reprenant très vite dès qu'elle déraille. Elle recule alors vers la fenêtre et tire les rideaux.

- Tout le monde est parti à ta recherche. Tu imagines ce que j'ai pensé ? Est-ce que tu t'es mise à ma place une seule fois ? J'ai d'abord cru que tu étais morte ou qu'on t'avait enlevée !

- Maman... fais-je, désolée.

- Et puis, le père Samuel nous a expliqué que c'était une fuite. Que tu étais parti de ton propre chef. Le jour de ton mariage. Tu imagines la déception pour ton beau-père ? Et ma honte ? Tu imagines comment les autres me regardent, à présent ? Je porte chaque jour le poids de tes errances !

Sa colère me transperce.

- On pourra en parler, maman... mais ailleurs, fais-je, en jetant un coup d'œil derrière moi.

J'ai tellement peur qu'un adepte - ou pire, un sage - franchisse la porte d'entrée.

- Viens avec moi, la supplié-je en me rapprochant d'elle.

Elle veut m'échapper mais je lui tends mes mains... qu'elle ne peut s'empêcher de serrer. C'est presque une réponse automatique au contact de sa fille.

- Je t'offre une chance de quitter cet endroit, maman, de reconstruire ta vie avec moi. Nous serions toutes les deux, libres, tranquilles, indépendantes. Tu réalises ?

L'excitation fait trembler ma voix à mesure que je m'emballe, lui décrivant cette existence dont j'ai tant de fois rêvé pour nous. Je presse très fort ses paumes, cherchant à lui transmettre mon enthousiasme.

- Si tu ne me suis pas maintenant, tu n'auras peut-être plus d'autres occasions. Est-

ce que tu as envie de passer le reste de ta vie sous contrôle, à servir ton mari et les hommes de la communauté, à vivre sans confort... et sans moi ?

J'essaie d'être persuasive mais je suis obligée de parler très vite car des bruits nous parviennent de l'extérieur. Deux hommes passent devant la maison en discutant des travaux des champs en cours. J'en ai des frissons d'épouvante. Car il m'a fallu beaucoup de cran pour revenir me jeter dans la gueule du loup. Je risque tout pour ma mère.

- Tu es folle, ma parole !

Ma mère lâche mes mains et fait trois pas en arrière, comme si j'étais le diable. À son tour, elle se tourne vers la porte avant de revenir à moi.

- Jamais je ne te suivrai. Ma place est ici.

- Non, ne dis pas ça !

- Va-t'en, April ! Je ne veux plus te voir ! Jamais ! Tu entends ? Je ne veux plus jamais que tu remettes les pieds ici !

Ses mots me font mal, se plantant comme des épines dans mon cœur, et au même moment, la porte de la maison s'ouvre, livrant passage à... mon beau-père. Le temps s'arrête. Mon cœur aussi. Matthew et moi échangeons un regard. J'en suis tétanisée. J'étais pourtant certaine qu'il était parti travailler. Car avant d'entrer chez ma mère, j'ai longtemps observé les alentours, planquée dans la vieille grange abandonnée où seules ma meilleure amie et moi allions jouer, enfants.

- Toi ! tonne-t-il.

Sidération. Colère. Rancune. Toutes les émotions défilent sur sa figure. Il me semble encore plus grand, encore plus imposant que dans mes souvenirs. À moins que ce ne soit ma peur qui parle et le transforme en ogre ? Je traverse la cuisine en le voyant avancer vers moi. Un continent ne suffirait pas entre nous.

- Tu oses revenir sous mon toit ? Et dans cette tenue ?

Il m'examine de bas en haut avec dégoût. Mon jean, mon sweater à capuche gris et mes solides bottines à lacets n'ont pas l'heur de lui plaire.

- Qu'est-ce que tu faisais avec Bonnie ? Tu complotais ? Tu essayais de l'entraîner dans ta débauche ?

- Non, je...

Mais c'est ma mère qui me coupe la parole :

- Elle m'a demandé de la suivre à l'extérieur. Elle est complètement folle ! s'exclame-t-elle en s'éloignant de moi.

Elle se plaque à la porte en bois, celle qui donne sur le jardin, comme si je risquais de la contaminer en respirant le même air.

- Tu n'es plus ma fille, April ! me crie-t-elle, droit dans les yeux. Tu entends ? Tu n'es plus rien, pour moi ! Tu as trahi notre dieu, tu as trahi notre guide et nos valeurs. À mes yeux, tu n'existes plus !

Elle m'aurait poignardée en plein cœur que je n'aurais pas plus mal. Mon beau-père, lui, semble hésiter entre se jeter sur moi ou courir au dehors pour donner l'alerte et réclamer de l'aide. Car il me sait capable de tout lorsque ma liberté est en jeu. C'est alors que la voix du père Samuel s'élève au bout de la rue - ce timbre-là, je le reconnaîtrais entre tous, même dans cinquante ans. À ma douleur s'ajoute une peur viscérale. Et Matthew se précipite à l'extérieur pour l'avertir.

- Maintenant, déguerpis !

Ma mère m'attrape brutalement par le bras.

- Disparais, April !

Elle me secoue pour que je réagisse, sous le choc. Et c'est elle qui ouvre la porte de la cuisine et me désigne la campagne.

- Et ne reviens plus jamais ici !

Elle rapproche son visage du mien.

- Plus. Jamais, articule-t-elle. Tu as compris ?

Je hoche la tête. Et quelques secondes plus tard, je me retrouve à courir comme une dératée. Je m'éloigne des habitations et me rue dans la forêt voisine sans me retourner. Les hommes doivent être à mes trousses, guidés par mon beau-père. Malgré la terreur, les obstacles, la rivière à traverser, les racines où je me prends les pieds... je ne ralentis pas. Et je parviens à regagner ma voiture, garée derrière des buissons, au bout d'un sentier abandonné.

- Mademoiselle...

Je pousse un cri d'épouvante. Mais ce n'est pas l'un des chiens de garde du gourou. C'est une jeune fille châtain, petite, pas loin de mon âge.

- Je vous en supplie, emmenez-moi avec vous.

Elle porte une robe d'un autre siècle, en toile grise, et un gros gilet en laine. Elle fait partie de la secte.

- Tu... tu veux quitter cet endroit ?

- Par pitié, ne me laissez pas ici ! Ne me laissez pas retourner là-bas, avec eux !

C'est un tel cri de détresse que je lui fais signe de monter et démarre en trombes. Nous n'avons pas une minute à perdre. Et en rejoignant la route principale, je me tourne vers elle.

- Tu t'appelles comment ?

- Jessica.

8. La gueule du loup

Mon mari ne se manifeste pas durant une semaine – ce qui ne m’empêche pas de sursauter au moindre courant d’air. Je n’ose pas parler à Terrence de notre face-à-face. Il est directement menacé à présent... et je ne veux pas le mêler à cette histoire. Zackary est mon problème. Car mon époux est assez déséquilibré pour mettre sa menace à exécution. Il est parfaitement capable de poignarder Terrence dans une rue de Miami. J’en ai des sueurs froides.

Qu’est-ce que je dois faire ?

Comment me débarrasser de lui ?

Rongée par l’angoisse, j’essaie d’agir normalement. Je continue à donner mes cours de yoga, à faire la lecture à mes grands-mères et à diriger plusieurs ateliers auprès des maternelles. Je fais mes courses, je vais promener Mr Little, j’apporte mon aide à qui la demande. En apparence, je mène la même vie. Mais à l’intérieur, je suis perdue. Et je ne peux même plus demander à Terrence, même si nous sortons maintenant ensemble.

Notre relation ne cesse d’évoluer. Nous essayons de passer nos soirées ensemble – et nos nuits ! – ce qui rend mon silence encore plus pesant. Par moments, je suis sur le point de craquer... puis je me souviens des enjeux, des photos, et je me ressaisis, parfois d’extrême justesse.

Je ne me confie pas davantage lors de mon déjeuner hebdomadaire avec Lauren. Elle aussi est en danger, comme tous ceux qui me côtoient. Ma meilleure amie me rejoint durant sa pause dans un restaurant japonais de Miami, à proximité de son cabinet.

– Je suis cla-quée ! soupire-t-elle, en se laissant tomber à côté de moi.

Nous sommes assises au fond de l’établissement, ce qui nous évite le bruit perpétuel de l’avenue. Un gros aquarium projette sur nous ses lueurs bleutées, rendant l’atmosphère plus paisible.

– Tu as besoin de vacances, lui dis-je.

Et moi aussi.

– Depuis combien de temps tu n’en as pas pris ?

– Hou là ! Deux ans ! Ou trois ?

Elle tapote ses lèvres de son index, plongée dans sa réflexion.

– La dernière fois, j’étais encore à l’université, conclut-elle.

– Tu devrais prendre soin de toi, murmuré-je. Ta carrière est importante, mais ta santé et ta vie

personnelle aussi.

– Depuis quand tu es devenue une sage, toi ?

Elle éclate de rire et je m'efforce de l'imiter, de plaisanter. Même soutenir une conversation ordinaire me demande des efforts considérables. J'écoute Lauren me parler de son boulot plusieurs minutes... jusqu'à ce qu'elle remarque mon air absent. S'arrêtant de manger ses sushis, elle repose ses baguettes.

– Tu es complètement ailleurs, toi ! Tu penses encore à ton mari, je me trompe ?

– Oh, je...

– Ou tu as des problèmes avec Terrence ?

– Non, non, tout va bien de ce côté-là.

Bien que je ne sache toujours pas ce que nous sommes l'un pour l'autre. Cette question m'obnubilait si je n'avais pas une épée au-dessus de la tête. Dans ma situation, je n'ai pas le temps de l'interroger. Le cas de Zackary m'obsède trop. Tant qu'il ne sera pas sorti de ma vie, je ne pourrai pas reprendre la mienne.

– Au fait, tu as récupéré le dossier que ta collègue t'avait piqué ? demandé-je, l'air de rien.

Je parviens à détourner l'attention de Lauren, qui me raconte les derniers rebondissements de cette affaire. Elle est toujours furieuse contre sa rivale, qui n'a pas manqué de lui faire d'autres crasses. Je compatis sincèrement lorsque mon portable émet une petite sonnerie. Je regarde machinalement l'écran. Tiens, un numéro inconnu !

– J'ai décidé d'en parler aux associés cette semaine, continue Lauren. Si elle croit que je vais me laisser faire !

[Z.I Hoover
Entrepôt 14
13h00]

Je relis plusieurs fois le message, sans comprendre. À quoi correspond cette adresse ? Je m'apprête à reposer mon téléphone au moment où un second SMS arrive.

[Viens seule ou je le tue.]

Mon sang quitte mon corps, me laissant blanche comme la craie. Je relis trois fois la phrase pour être certaine que je ne me trompe pas. Mais non. C'est une authentique menace. Qu'est-ce que ça veut dire ? Que dois-je comprendre ? Une chose est sûre : elle ne peut venir que d'une seule personne.

Je n'ai pas le temps de m'interroger davantage alors qu'un autre petit « bip » retentit. La peur au ventre, je découvre un message vidéo et l'ouvre directement. Un petit film s'enclenche, me montrant des passants dans une rue bondée. Il me faut quelques secondes pour reconnaître Brickwell Street. La personne en train de filmer fait alors un zoom sur un immeuble – *Knight INC*. La société de Terrence.

J'essaie de ne pas paniquer tout de suite tandis que la caméra suit la foule des piétons. Mais je réalise vite que l'expéditeur ne suit pas tout le monde. Il marche dans les traces d'un homme en permanence de dos, à la carrure athlétique, aux cheveux bruns et au blazer bleu marine. Par moments, je ne vois plus que sa veste à cause des soubresauts de l'appareil.

– Terrence, murmuré-je.

La panique me submerge. J'ai très chaud, et très froid, et l'impression d'étouffer. Lauren, elle, ne parle plus, mais je reste focalisée sur mon portable. C'est la veste que Terrence portait ce matin. Je remarque le chronomètre sur le côté de la vidéo. Elle a été filmée il y a à peine deux minutes !

Mon mari est en train de suivre Terrence.

La caméra se tourne bientôt vers son propriétaire : Zackary. À aucun moment, on n'aperçoit son visage – seulement le bas de son pull bleu marine et ses mains. Mais comment douter de son identité ? Il soulève un pas de sa veste de chasse... et dévoile le revolver qu'il porte à la ceinture. Mon téléphone me tombe des mains au moment où la vidéo se termine.

– Ça va ? s'inquiète Lauren.

Je me lève d'un bond et ramasse à toute vitesse mon téléphone.

– Tu as reçu une mauvaise nouvelle ?

– Je... je dois y aller !

Je me précipite hors du restaurant sans fournir d'explication. Je n'arrive plus à penser, à réfléchir. Je compose machinalement le numéro de Terrence – même si je dois m'y reprendre à trois fois. Je tremble trop !

– Réponds, réponds, je t'en supplie...

Son répondeur s'enclenche après trois sonneries. Je raccroche aussitôt et recommence. Une fois. Deux fois. Trois fois. Je cours en même temps dans la rue. Je dois avoir l'air d'une folle à slalomer entre les passants, des sanglots dans la gorge. La tonalité résonne encore une fois, au point de me rendre dingue.

– Pourquoi tu ne décroches pas ? murmuré-je, des larmes dans la voix.

J'essaie de me rassurer. Il ne doit probablement pas entendre la sonnerie à cause du trafic et du bruit incessant de Miami. Je décide de lui laisser un message.

– Oh, Terrence... Zackary te suit... tu dois... il est armé... c'est un revolver... j'ai peur... et il dit qu'il va te tuer ! Je ne sais pas quoi faire... sauve-toi... Terrence, ne meurs pas !

Je raccroche après ce message sans queue ni tête et me rue vers ma voiture, garée plus loin.

Je perds deux minutes à enfoncer les clés dans le contact, incapable de faire démarrer ma voiture. Mon porte-clés avec un éléphant indien en plastique m'échappe des mains et tombe sous le siège.

– C'est pas vrai !

Je me retrouve à tâtonner par terre, la tête à moitié pressée contre le volant, le bras enfoncé sous mon fauteuil jusqu'au coude. Juste au moment où je devrais rouler à tombeau ouvert pour sauver la vie de mon colocataire. Je n'arrive pas à me calmer, à retrouver mes esprits.

Terrence est en danger.

Il risque de mourir par ma faute si je ne me rends pas au point de rendez-vous. Une scène affreuse se déroule dans mon esprit, comme une prémonition. Terrence traverse un passage clouté, les yeux rivés à son portable, l'esprit occupé par un gros contrat... quand une détonation retentit. Je peux presque voir la balle traverser son dos et atteindre son cœur. Je l'imagine s'écroulant par terre, au milieu des passants d'abord interloqués, puis terrifiés.

Terrence.

Mort.

D'une balle dans le dos.

– Non !

Un cri m'échappe, viscéral et je quitte enfin le parking où j'avais garé ma Coccinelle. Je rejoins le flot de la circulation et attends le premier feu rouge pour entrer les coordonnées fournies par Zackary dans le GPS. Un petit point rouge ne tarde pas à apparaître, m'indiquant ma destination. Il s'agit d'une zone industrielle où je n'ai jamais mis les pieds, au sud de Miami.

Je conduis durant une demi-heure – et m'égare deux fois malgré les indications sur l'écran. Je suis si nerveuse que je confonds même la gauche de la droite. Sans parler de la peur qui diminue mes réflexes et paralyse ma raison. Protéger Terrence. Sauver Terrence. C'est la seule chose qui compte, qui m'obsède.

Sur le siège du passager, un léger « bip » me signale l'arrivée d'un nouveau message. Ma voiture manque de faire une embardée – heureusement, je suis seule sur cette route sinistre, encadrée par d'anciennes usines désaffectées, aux cheminées éteintes ou rongées par la rouille. Le genre de décor parfait pour un film sur la fin du monde. Je fouille sans trouver mon portable... et finis par vider le contenu de mon sac à côté de moi.

– C'est lui, je suis sûre que c'est lui.

Mais je découvre un simple SMS de Lauren.

[J'espère que tout va bien.
Je t'appelle ce soir.]

– Lauren, si tu savais...

« Vous êtes arrivé » m'annonce le GPS tandis qu'un point clignote sur l'écran. Médusée, je me retrouve sur un immense parking désert, au milieu de nulle part. Des entrepôts balisent le paysage jusqu'à l'horizon. Certains bâtiments sont couverts de graffitis, d'autres n'ont plus de porte ou toutes leurs fenêtres ont été brisées. J'aperçois toujours les cheminées industrielles des usines, à demi cachées par un édifice désaffecté.

Je coupe le moteur sans quitter ma voiture. Je ne me sens pas rassurée dans cet endroit lugubre, sans âme qui vive. Je pianote sur mon volant, un œil rivé à ma montre. Par je ne sais quel miracle, je suis arrivée avec dix minutes d'avance. Je me mords la lèvre, arrache les petites peaux autour d'un de mes ongles, tournicote mes cheveux autour de mes doigts. Une vraie bombe à retardement.

Je fais peut-être une grosse connerie. Parce que je ne suis pas naïve ou idiote. Je devine parfaitement ce que Zackary a derrière la tête. Je ne ressortirai pas de notre face-à-face indemne.

Si j'en ressors...

Zackary est en retard. Cela fait une demi-heure que je l'attends. Je suis finalement sortie de ma voiture et tourne en rond sur le parking. Je marche de long en large, les bras serrés contre moi, les yeux rivés à la route. Un vent insidieux s'invite sous ma veste noire, m'obligeant à la boutonner jusqu'au col.

Et s'il avait tué Terrence ?

S'il avait tout de suite mis son plan à exécution ?

J'ai essayé de le rappeler mais il ne décroche pas. Désespérée, je compose son numéro au boulot... et tombe sur son secrétaire.

– Knight Inc. j'écoute.

– Bonjour... est-ce que Terrence est là ?

– Non, mademoiselle, je suis désolé. Désirez-vous que je lui transmette un message ?

– Non... vous... vous savez où je pourrais le rejoindre ? Il ne répond pas sur son portable.

– Il est sorti pour un déjeuner d'affaires.

– Et il revient bientôt ?

– Il ne devrait plus tarder. Vous pouvez rappeler dans une demi-heure.

Je raccroche après l'avoir remercié – enfin, je crois. Je ne sais plus vraiment ce que je dis, ce que

je fais. Mon monde est en train de s'écrouler. Rien ne me garantit que Zackary a tenu sa part du marché et qu'il a laissé Terrence tranquille. Mais qu'aurais-je pu faire à part lui obéir ? Refuser de venir ? Terrence mourrait. Débarquer avec la police ? Terrence mourrait. Je suis prise au piège.

Un bruit de moteur attire soudain mon attention. Une voiture déboule sur le parking à toute allure et trace un demi-cercle autour de moi. Effrayée, je tourne sur moi-même pour ne pas la perdre de vue – c'est un vieux break familial à la peinture écaillée, dépourvu d'essuie-glaces et à l'aile défoncée.

Zackary en descend sans éteindre le contact, et fonce vers moi. Les sourcils froncés, le regard noir, il a l'air encore plus dangereux qu'à son habitude. Je ne bouge pas, incapable de marcher ou d'aller à sa rencontre. La peur me paralyse.

– Est-ce que Terrence va bien ?

Il ignore ma question et m'attrape par le bras. Ses doigts m'étreignent méchamment – il me fait très mal !

– Où est Terrence ? Tu ne lui as rien fait ? répété-je.

Pas de réponse. Il tente seulement de me tirer en direction de sa voiture. Il veut m'emmener. De force. Ma terreur augmente, comme ma panique.

– Lâche-moi !

Mon cri explose entre les entrepôts déserts. Je me débats pour qu'il me lâche, prête à tout pour lui échapper.

– Ça ne sert à rien ! siffle Zackary.

Il est hors de lui – et hors d'haleine alors que je le repousse, sans parvenir à m'en débarrasser. Il veut m'enlever. C'est évident ! Terrence, Terrence, au secours ! Je freine des deux pieds, m'arc-boutant sur mes jambes, et le coup part sans que je m'y attende. Une douleur foudroyante me transperce alors qu'un voile blanc tombe devant mes yeux. Je me sens basculer vers le sol, tête la première. Mais avant que je ne touche le bitume, c'est le noir.

Le noir complet.

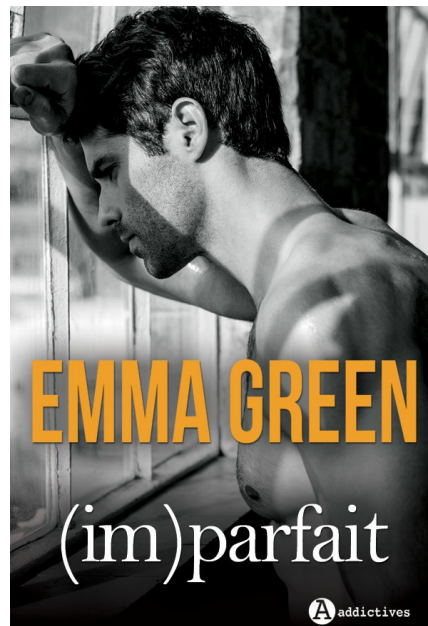
**À suivre,
ne manquez pas le prochain épisode.**

Également disponible :

(Im)parfait

Juliette chante l'amour tous les soirs dans son piano-bar. Sans trop y croire. Quand la jeune artiste parisienne se retrouve à la rue, elle accepte une drôle de mission : jouer les dames de compagnie pour une grand-mère guindée et mal en point, en lui chantant tous ses airs préférés. Mais une nuit, un inconnu vient s'installer juste sous les toits, au dernier étage de cet hôtel particulier perché sur les hauteurs de Montmartre : un mystérieux brun aux cheveux longs, à la barbe mal taillée, au regard noir et au verbe rare.

Entre Juliette, la chanteuse libre et romantique, Suzanne, la vieille dame snob et attachante, et Laszlo, le ténébreux aussi sexy que dangereux, cette colocation forcée s'annonce... compliquée. Et parfaitement imparfaite.



**Retrouvez
toutes les séries
des Éditions Addictives**

sur le catalogue en ligne :

<http://editions-addictives.com>

« Toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l’article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

© EDISOURCE, 100 rue Petit, 75019 Paris

Mars 2018

ISBN 9791025742556

ZRIL_004